

INSTITUT DE FRANCE

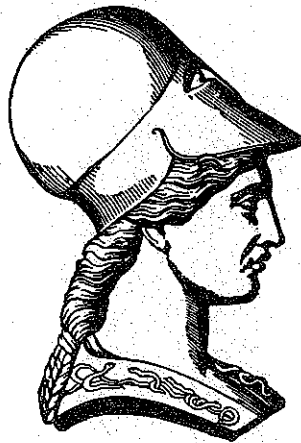
SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE
DES
CINQ ACADEMIES

MARDI 20 OCTOBRE 1992

PRÉSIDÉE PAR

M. Maurice SCHUMANN

Président de l'Institut de France - Directeur de l'Académie française



PARIS

PALAIS DE L'INSTITUT

MCMXCII

INSTITUT
1992 - N°10

4° AA
255 B

INSTITUT DE FRANCE

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE
DES
CINQ ACADÉMIES

MARDI 20 OCTOBRE 1992

PRÉSIDÉE PAR

M. Maurice SCHUMANN

Président de l'Institut de France - Directeur de l'Académie française



ORDRE DES LECTURES

1. *Ernest Renan au séminaire*
par le Révérend Père CARRÉ,
délégué de l'Académie française
2. *L'œuvre savante d'Ernest Renan,*
par M. André CAQUOT,
délégué de l'Académie
des Inscriptions et Belles-Lettres
3. *Ernest Renan et l'avenir de la
Science*
par M. Etienne WOLFF,
délégué de l'Académie des Sciences
4. *Ernest Renan, Sagesse et Beauté*
par M. André BETTENCOURT,
délégué de l'Académie
des Beaux-Arts
5. *Ernest Renan et l'Institut de France*
par M. René POMEAU,
délégué de l'Académie des Sciences
morales et politiques

ISSN 0768-2050
ISBN 2-72840013-X

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE
DES
CINQ ACADÉMIES

MARDI 20 OCTOBRE 1992

ALLOCUTION

de

M. Maurice SCHUMANN

Président de l'Institut de France - Directeur de l'Académie française

« Jamais la légèreté qui ne croit à rien ne tiendra la première place dans les affaires humaines » : cette citation choisie parmi tant d'autres suffirait à confirmer, s'il le fallait, que l'INSTITUT DE FRANCE ne célèbre pas aujourd'hui la mémoire d'un « patriarche de l'Eglise des sceptiques et des dilettantes ».

Sceptique ? Peut-être faut-il dire qu'il ne l'était pas assez, ce professeur au Collège de France que l'élève Paul Claudel entendait lancer à la distribution des prix du lycée Louis-le-Grand, une généreuse et imprudente prophétie : « La barbarie est vaincue sans retour puisque tout aspire à devenir scientifique ». Dilettantisme ? Renan nous enseigne tout l'art de le répudier quand il nous appelle à corriger « le pessimisme de l'intelligence par l'optimisme de la volonté ».

Cinq portraitistes – également dignes du modèle – vont nous aider à retenir, à retoucher ou à nuancer le jugement porté par Monsieur Philippe Barret, dernier biographe du penseur, du savant, du prosateur qu'il est temps de redécouvrir : « Renan n'a pas vieilli ».

Mais auparavant la triste mission m'incombe de faire, selon l'usage, l'appel de ceux que – depuis leur dernière séance publique – les Cinq Académies ont perdus.

ACADÉMIE FRANÇAISE

Monsieur le professeur Jean HAMBURGER, décédé le 1^{er} février 1992.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Monsieur Claude CAHEN, décédé le 18 novembre 1991.

ACADÉMIE DES SCIENCES

Monsieur Alexis MOYSE, membre de la section de biologie animale et végétale, décédé le 18 novembre 1991.

Monsieur Alain HOREAU, membre de la section de chimie, décédé le 14 février 1992.

Monsieur Jean WYART, membre de la section des sciences de l'univers, décédé le 13 mars 1992.

Monsieur Jean ROCHE, membre de la section de biologie animale et végétale, décédé le 24 mai 1992.

Monsieur Pierre GRIVET, membre de la section de physique, décédé le 1^{er} juin 1992.

Monsieur Jean-Pierre EBEL, membre de la section de biologie cellulaire et moléculaire, décédé le 20 juin 1992.

Monsieur Francis PERRIN, membre de la section de physique, décédé le 1^{er} juillet 1992.

Monsieur Paul MANDEL, membre de la section de biologie humaine et sciences médicales, décédé le 6 octobre 1992.

Monsieur Robert de VERNEJOU, membre de la section de biologie humaine et sciences médicales, décédé le 14 octobre 1992.

Monsieur Henry STOMMEL, associé étranger, décédé le 17 janvier 1992.

Monsieur Daniel BOVET, associé étranger, décédé le 8 avril 1992.

Monsieur Peter MITCHELL, associé étranger, décédé le 10 avril 1992.

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

Monsieur Nicolas SCHOFFER, membre de la section de sculpture, décédé le 8 janvier 1992.

Monsieur RAYMOND-MARTIN, membre de la section de sculpture, décédé le 3 février 1992.

Monsieur Louis LEYGUE, membre de la section de sculpture, décédé le 5 mars 1992.

Monsieur André JACQUEMIN, membre de la section de gravure, décédé le 16 janvier 1992.

Monsieur Olivier MESSIAEN, membre de la section de composition musicale, décédé le 28 avril 1992.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

Monsieur Emile JAMES, membre de la section d'économie politique, statistique et finance, décédé le 12 janvier 1992.

Monsieur Maurice LE LANNOU, membre de la section d'histoire et géographie, décédé le 3 juillet 1992.

Monsieur Georges POULET, associé étranger, décédé en janvier 1992.

Qui a donc écrit : « La mort est l'œuvre la plus importante de chacun de nous ? ». Encore et déjà Ernest RENAN.

La parole est au Révérend Père CARRÉ, délégué de l'Académie française.

ERNEST RENAN AU SÉMINAIRE

par

le Révérend Père CARRÉ

délégué de l'Académie française

Né au sein d'une famille pauvre, Ernest Renan fit ses débuts dans le latin chez les Frères de Lannion. Remarqué par un prêtre de Tréguier, dans la boutique d'épicerie et de fournitures que tenait la très pieuse Madame Renan, il entre au petit séminaire ou Ecole ecclésiastique de Tréguier en 1832. Il a 9 ans. Ses succès scolaires sont grands. Le palmarès de l'année 1838 retint l'attention de l'abbé Dupanloup qui cherchait des recrues pour le petit séminaire Saint-Nicolas du Chardonnet dont l'Archevêque de Paris venait de lui confier la direction. Dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, publiés en 1883, Ernest Renan raconte la scène en trois mots : « Faites-le venir », dit l'impérieux supérieur. Il raconte aussi le désastre que fut d'abord la transplantation. Il faillit renoncer après une grave maladie, mais le contact avait été établi avec l'abbé Dupanloup, un contact affectueux et confiant. « J'existai pour lui », écrit Renan.

Certes, le petit séminariste n'ignore pas les défauts de son maître. Il le trouve « trop peu rationnel, trop peu scientifique ». Cependant, il était un principe de vie et de vie intense. Renan lui rend hommage : « Pendant trois ans, je subis cette influence profonde qui amena dans mon être une complète transformation... Du pauvre petit provincial le plus lourdement engagé dans sa gainie, il avait fait un esprit ouvert et actif ». La littérature contemporaine le fit pénétrer dans un monde inconnu. Saint-Nicolas du Chardonnet possédait une maison de campagne : « Dans nos promenades à Gentilly, raconte Renan, aux récréations du soir, nos discussions étaient sans fin. Les nuits, après cela, je ne dormais pas : Hugo et Lamartine me remplissaient la tête ». D'ailleurs, le supérieur s'y mêlait, et, pendant près d'un an, aux lectures spirituelles il ne fut pas question d'autre chose ». Ce qui est surprenant et regrettable, avouons-le. Pour autant les auteurs classiques n'étaient pas oubliés. Renan est passionné par Eschyle dont il annote les œuvres complètes. Au programme se trouvent aussi certains textes de Démosthène, de Platon, d'Horace, de Tite-Live. Les œuvres complètes de Racine et les *Oraisons funèbres* de Bossuet sont également annotées de sa main.

N'allons pas penser que les difficultés dans le domaine religieux n'existent pas encore. « Mes vieux prêtres de Bretagne, écrit Renan, savaient bien mieux les mathématiques et le latin que mes nouveaux maîtres, mais ils vivaient dans des catacombes sans lumière et sans air. Ici, l'atmosphère du siècle circulait librement ». Cette constatation du séminariste explique d'abord pourquoi il se juge perdu pour l'idéal modeste qui était le sien à Tréguier. Pour la première fois, il donne un sens aux mots talent, éclat, réputation. Ensuite, la totale liberté de pensée qui lui est laissée l'engage, sans préparation suffisante, sur ce qu'il appelle « une mer où toutes les tempêtes, tous les courants du siècle avaient leur contre-coup ». Dans l'esprit et dans le cœur de ce garçon de 17-18 ans, sensible et subjectif, le passage du christianisme breton à celui de Saint-Nicolas fut donc déconcertant. Le premier, dira-t-il, ne ressemblait pas plus à « celui que je trouvais ici qu'une toile dure comme une planche ne ressemble à de la percale ». L'humanisme superficiel que l'on enseignait « fit chômeur en moi, écrira-t-il, trois mois, le raisonnement en même temps qu'il détruisait la naïveté première de ma foi ». Néanmoins, Renan déclare que : « Rien dans (son)

esprit ne put encore s'appeler doute». Chaque année, lors de ses vacances en Bretagne, il s'y retrouvait tout entier «tel que ses premiers maîtres (l')avaient fait».

Le grand séminaire d'Issy-les-Moulineaux où Ernest Renan se présente en octobre 1841, pour y consacrer deux années à la philosophie, est considéré couramment aujourd'hui comme l'unique grand séminaire de Saint-Sulpice. En fait, Issy n'était alors qu'une annexe. Le grand séminaire se trouvait à Paris, place Saint-Sulpice, dans l'imposant bâtiment qui, depuis la loi de Séparation, appartient à l'Etat.

Englobant ces deux années d'Issy et les deux autres qui suivirent place Saint-Sulpice, Ernest Renan déclare, dans ses *Souvenirs*, qu'il va maintenant montrer «comment l'étude directe du christianisme, entreprise dans l'esprit le plus sérieux, en (lui) laissa pas de foi pour être un prêtre sincère» et lui inspira, d'un autre côté, trop de respect pour qu'il se résignât à «jouer avec les croyances les plus respectables, une odieuse comédie». Le cadre du séminaire d'Issy-les-Moulineaux, en dépit d'un certain inconfort, lui plaît. Il circule souvent dans «le beau parc», après la cathédrale de Tréguier «second berceau de (sa) pensée». Il étudie la philosophie et, en marge de l'enseignement reçu, s'initie aux philosophies allemande et écossaise. Monsieur Gosse- lin, Supérieur de la maison, bien que fort différent de Monsieur Dupanloup, lui laissera aussi un profond souvenir. «Il n'est pas possible, écrira-t-il, d'imaginer plus de bienveillance, de cordialité, de respect pour la conscience d'un jeune homme. La liberté qu'il me laissa était absolue». Renan lit souvent des textes de Monsieur Olier, un des grands spirituels du XVII^e siècle qui fonda le séminaire. Il s'attache à Pascal et déclare à son ami François Liart, en mai 1842: «il est sûr que Dieu s'est servi de cet homme pour me conserver la foi». En même temps il mord à la scolastique avec un vif intérêt, tout en bataillant avec ses maîtres. Il admire ceux-ci et, dans les *Souvenirs*, il précise que «Saint-Sulpice est avant tout une école de vertu. Ce qu'il y a de vertu dans Saint-Sulpice suffirait pour gouverner un monde, et cela m'a rendu difficile pour ce que j'ai trouvé ailleurs». Etant donné l'ignorance que ses professeurs ont du «siècle» et leur humilité, il trouve que la littérature aurait de la peine à s'accommoder de leurs principes. Il a ce trait amusant: «Que serait-il arrivé si Monsieur de Chateaubriand avait été modeste?»

C'est à Saint-Sulpice de Paris que la crise va s'aggraver. La rentrée a lieu le 12 octobre 1843. Tout en étudiant la théologie morale, Renan apprend l'allemand et l'hébreu. Son professeur d'hébreu, Monsieur Le Hir, a sur lui la plus grande influence. Il sera bientôt chargé par lui d'enseigner la grammaire hébraïque. Monsieur Le Hir, «un savant et un saint, écrit-il, fixa ma vie». J'étais philologue d'instinct, je trouvais en lui l'homme le plus capable de développer cette aptitude. Tout ce que je suis comme savant, je le suis par Monsieur Le Hir. Il me semble même que tout ce que je n'ai pas appris de lui, je ne l'ai jamais bien su». Et il donne l'exemple de la langue arabe.

Renan était à peine arrivé depuis un mois qu'il fut chargé d'une homélie. Consacrée à Saint-Jean Baptiste, pour le deuxième dimanche de l'Avent, cette homélie représente un simple exercice de prédication pour le catéchisme de persévérance de la paroisse Saint-Sulpice dont Renan venait de prendre la responsabilité. Plus tard, il sera désigné pour enseigner la grammaire hébraïque. En ce moment il s'intéresse par-dessus tout à l'Ecriture Sainte, et Monsieur Le Hir guide ses premiers pas. Pour la théologie dogmatique Renan utilise un manuel rédigé en latin, dont le chapitre consacré à la «vraie religion» ne fit qu'accroître ses réticences. Ce chapitre n'était en fait qu'un essai d'apologétique dont Renan jugea les démonstrations par trop fragiles. Que



n'a-t-il entendu l'écho des leçons de Saint Thomas d'Aquin sur les rapports entre la raison et la foi ! Renan va vouloir passer au crible de la raison toutes les vérités chrétiennes. Or, la mise en garde de Thomas d'Aquin est claire : « Pour ce qui est de la révélation de Dieu, nos investigations passent l'industrie de la raison. Nous ne devons donc pas chercher à convaincre par des arguments, mais seulement résoudre les raisons opposées en montrant qu'elles ne contredisent pas la foi. »

En mars 1844, Renan aborde les textes de la Genèse et des Psaumes. Ces derniers l'émerveillent. Il voit en eux, avec « une source d'observation scientifique », « les premiers chants de l'enfance du genre humain ». Cependant, bien qu'il ait reçu la tonsure et accédé aux ordres mineurs, il est rebuté par le caractère surnaturel du christianisme. De nombreux motifs, tour à tour acceptés et contestés, lui font refuser l'ordination au sous-diaconat.

Dans *Renan par lui-même*, Henriette Psichari, une de ses deux petites filles qui, d'ailleurs, n'était pas croyante, cite certaines phrases où se traduit l'angoisse ; « O ! Qui me donnera de faire comprendre ma pensée. O ! Que n'ai-je une parole autre pour peindre ce que je pense... ». Parmi ses dissertations ou ses devoirs, en français ou en latin, figure un texte historique : « Philippe et Alexandre » qu'il place sous l'invocation de la Vierge Marie. Cependant, les vacances passées en Bretagne durant l'été 1845 vont hâter la décision.

Revenu à Paris, Ernest Renan se rend au séminaire. Parmi ses maîtres, Messieurs Carbon et Le Hir estiment qu'il est seulement en butte à des tentations contre la foi. Monsieur Dupanloup intervient. Le futur évêque d'Orléans, de qui Renan a déjà beaucoup reçu, montre autant de compréhension qu'on peut l'espérer de lui. Par honnêteté, le séminariste préfère choisir une voie inconnue plutôt que de continuer à porter un costume qui ne correspond plus à ses idées. Par honnêteté aussi, Monsieur Dupanloup l'encourage à ne pas aller contre sa conscience. En écrivant, peu après son départ du séminaire Saint-Sulpice, à son ami l'abbé Cognat, qui deviendra curé de Notre-Dame-des-Champs, Renan précise que jamais encore il n'avait pu dire son drame, ni avec quelle intensité il le vivait. Pendant un entretien d'une heure et demie, il apprécia, dit-il, les qualités réelles de Monsieur Dupanloup. Ce dernier lui parla avec fermeté, affirmant qu'il ne s'agissait pas de simples tentations et qu'il ne pouvait être question de s'approcher des sacrements. « J'ai obéi à Monsieur Dupanloup, conclut Renan, et je le ferai toujours désormais ». Dupanloup lui tendit même un petit billet que Renan a sous les yeux quand il écrit les *Souvenirs*, presque quarante ans après : « Avez-vous besoin de quelque chose ? Ce serait tout simple dans votre situation. Je voudrais pouvoir vous offrir des biens plus précieux... Mon offre, toute simple, ne vous blessera pas, j'espère ». Mais sa sœur, qui a douze ans de plus que lui et qui gagne sa vie, et garde sur lui une grande influence, a déjà envisagé cette éventualité. « Je descendis donc, pour ne plus les remonter en soutane, les marches du séminaire Saint-Sulpice, le 6 octobre 1845 ». Sur la place même, Renan gagne un hôtel où l'on ne peut séjourner qu'avec la recommandation des supérieurs.

Ainsi l'ancien séminariste ne fut pas considéré comme un banni. On lui conseilla de prendre le poste de surveillant dans la division supérieure du collège Stanislas que dirigeait l'abbé Gratry. Renan fut très touché par l'accueil que ce prêtre, ancien élève de l'Ecole Polytechnique et futur académicien, lui réserva. Cependant, trop proche des lieux de son ancien état pour s'adapter à des conditions nouvelles, et profondément meurtri par le silence que, pendant un certain temps, il estime devoir garder vis-à-vis de sa mère qui n'est au courant de rien, Renan change de

situation. Monsieur Dupanloup lui propose de faire une retraite avec le Père de Ravignan, qui partage avec le Père Lacordaire la chaire de Notre-Dame-de-Paris. Mais la date envisagée ne convient pas. Renan part alors en quête des diplômes universitaires qui lui donneront accès à de hautes études.

Dans les *Souvenirs*, Renan explique les motifs de sa « terrible crise », termes qu'il emploie fréquemment. Reportons-nous à la lettre que, pendant l'été 1845, il écrit à son ami l'abbé Cognat. Cette lettre et celle à laquelle j'ai fait allusion il y a un instant, écrite au moment même des événements, fut publiée par *Le Correspondant* de janvier 1883, et insérée aussitôt par Renan dans ses *Souvenirs*, en appendice. Au séminaire, la déception la plus vive concerne la méthode critique. Au cours d'Écriture Sainte, Renan constate que l'étude des textes est assez sérieuse : authenticité, circonstances de la rédaction, difficultés d'interprétation. Cependant, il estime insuffisante et même déchirante « cette critique (je le cite) qui réclame si impérieusement satisfaction et qui, après qu'elle est satisfaite, laisse dans l'âme si peu de douce jouissance !... » Les difficultés d'ordre exégétique, à propos de tel ou tel livre de l'Ancien Testament, de l'attribution à Moïse du Pentateuque par exemple, qui accablèrent Renan, devaient être levées plus tard dans l'enseignement catholique. Renan est déçu. Cependant, ne nous étonnons pas des hésitations qui apparaissent dans ses lettres et apparaîtront tout au long de son existence. A propos d'une affection naissante à Tréguier, il avoue sans ambages ce qu'il appelle un singulier défaut. « Mon indécision, précise-t-il, est cause que je me laisse facilement amener à des situations contradictoires, dont je ne sais pas trancher le nœud. »

Ici, il tranche. Mais avec des retours en arrière, des regrets. Dix jours après son départ, il écrit à son frère Alain : « A quelle épreuve Dieu m'a soumis !... Que de sources de joie sont désormais tariées pour moi !... » Par ailleurs, il envisage une rénovation du christianisme que l'archevêque de Paris rendait possible : « Mon Dieu ! Oui, s'écrie-t-il, je voudrais être là ! et je vais prendre peut-être une décision qui me coupera les bras ; car les prêtres feront beaucoup en ce moment ; peut-être faudra-t-il être prêtre pour y pouvoir quelque chose... » Dans la lettre même où Renan déclare son obéissance à Monsieur Dupanloup, il avoue à son ami Cognat : « Pourtant je me confesse encore, je le fais à Monsieur Le Hir que j'aime à la folie. Je remarque que cela m'améliore et me console beaucoup. Je me confesserai à vous quand vous serez prêtre ». Henriette Psichari précise que Renan passait de longues heures dans l'église Saint-Sulpice et qu'il communiait encore en avril 1846. Monsieur Le Hir lui maintiendra son affection mais il souffrira beaucoup de la route suivie par son ancien élève : « Convenez, lui écrira-t-il, que si le catholicisme n'est pas la vérité, le scepticisme ne l'est pas davantage. Convenez que la vérité est fixe et permanente, mais que votre entendement est mobile et que vos idées sont changeantes ! »

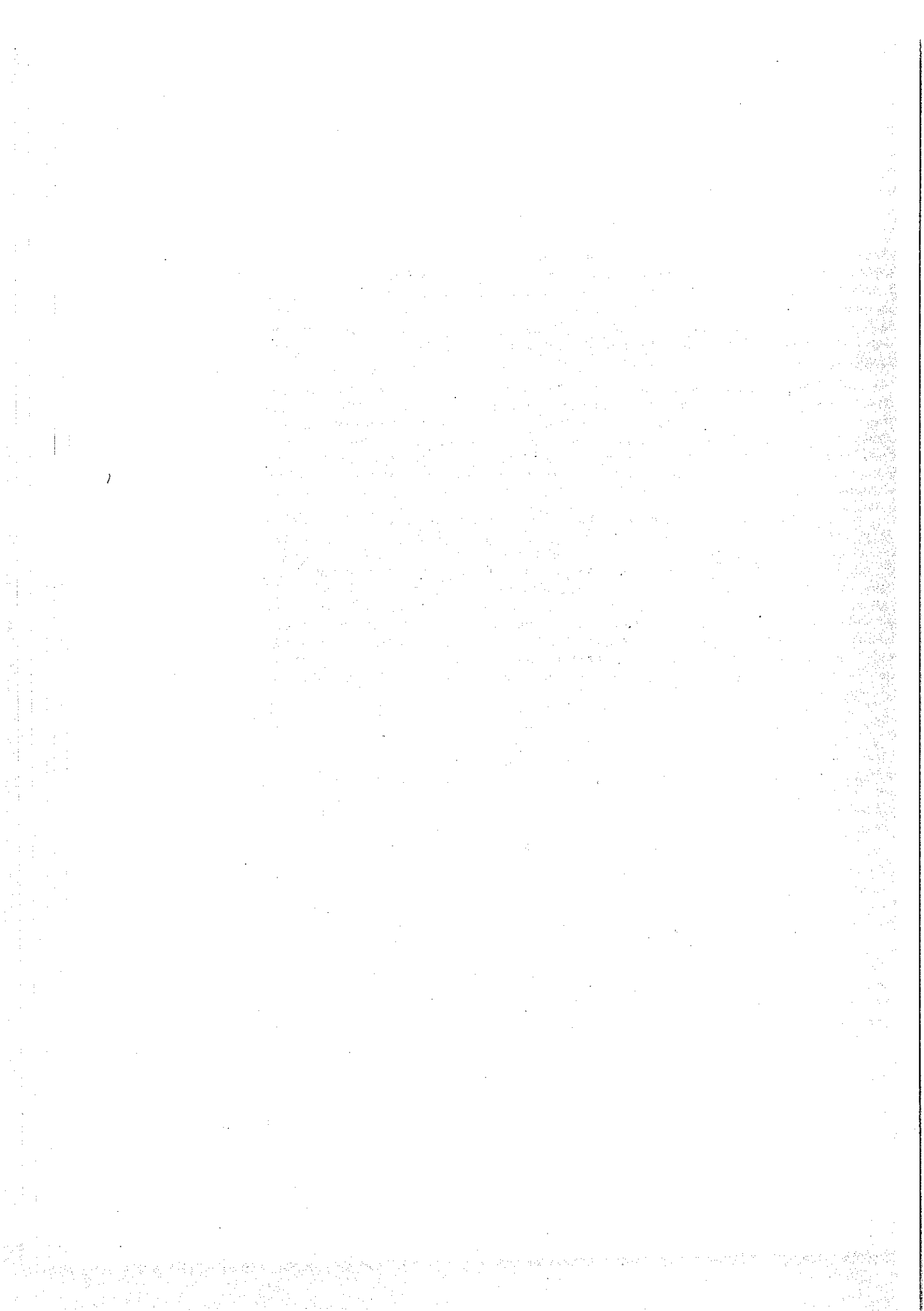
Ce qui surprend, c'est que le culte qu'il semble avoir pour la personne de Jésus-Christ n'ait pas retenu Renan au séminaire. Il avait désiré apprendre « la langue de Jésus », il priait Jésus avec chaleur, il étudiait sa psychologie. Mais il niait le surnaturel par principe. S'en tenant au rationalisme, comment aurait-il pu, selon le mot de Saint Paul, s'ouvrir à « ce qui est folie de Dieu, plus sage que les hommes » et leur sagesse ?

A ses yeux, Jésus n'était déjà plus, comme il l'écrira plus tard, « dans la mesure de la raison ». En lui il trouve du divin, mais ce divin, il ne l'explicite guère. Ce qu'il dira par la suite est en gestation ici. Tout en lui manifestant de la tendresse, il refuse que Jésus soit l'Homme-Dieu. Il considère les Évangiles comme des « biographies légendaires », et fait naître Jésus à

Nazareth. Renan cristallisera un mouvement de pensée contraire à la foi chrétienne, dont nous voyons aujourd'hui les développements dans de larges couches de la société. On sait quelle fut la réaction scandalisée de nombre de croyants devant la peinture suave, poétique, exquise — tous ces qualificatifs sont de Renan — d'un Jésus à la douce cantilène, moins réel que rêvé. Cependant, se trouvent des hommes et des femmes en quête du sens de l'existence qui, par Renan, ont senti leur devenir familière la vie de Celui qu'ils ignoraient ou jugeaient trop lointain et, paradoxalement, ont été préparés à rencontrer le Christ Ressuscité.

Pour terminer, je proposerai deux remarques. Renan manifesta toujours de la reconnaissance à l'égard de ses anciens maîtres. Il les loua en toute circonstance et, particulièrement, lors d'un entretien assez étonnant avec l'abbé Mugnier. D'autre part, Renan resta marqué par son passage en des lieux où il chercha et où il pria. On s'étonne parce que Renan, épousant en octobre 1856 une protestante, Cornélie Scheffer, se rendit d'abord au temple puis à l'église Saint-Germain-des-Prés. Il avait écrit à l'archevêque pour obtenir la dispense canonique qui lui fut volontiers accordée.

Si complexe, et parfois insaisissable qu'il soit, Renan ne nous apparaît pas sous les traits de cet athée militant que l'on a présenté, souvent pour des motifs politiques. Son doute désespérant ne l'empêcha pas de s'attacher à un idéal moral du devoir et de la sérénité, et même de garder une âme religieuse, comme l'affirme, entre autres, Charles Péguy, cité par Henri Massis. D'ailleurs, au début des *Souvenirs*, Renan a écrit : « La foi a cela de particulier que, disparue, elle agit encore ». Henriette Psichari reste légitimement indécise devant la plainte incessante de son grand-père à l'agonie : « Ayez pitié de moi ! » Elle demande aussi que l'on entende dans le sens le plus large ce qu'il s'était promis à lui-même : « Je prierai au moment de ma mort ; nous prions sans cesse sans nous en douter ». Ernest Renan se trouvait finalement assez proche de Victor Hugo qui, sur un bout de papier, griffonna un jour cette phrase : « Votre prière en sait plus long que vous. »



L'ŒUVRE SAVANTE D'ERNEST RENAN

par

M. André CAQUOT

délégué de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

A son départ du séminaire de Saint-Sulpice, Renan était bien armé pour accomplir une grande œuvre savante. A une curiosité innée, au goût du travail, à l'amour de la vérité, ses maîtres de Tréguier avaient ajouté la rigueur, en lui enseignant le latin et les mathématiques. Le séminaire et la crise qu'il y avait vécue lui avaient fait découvrir le champ qu'il fallait explorer. L'esprit du temps, enfin, lui avait communiqué cette ferveur qui inspire *L'avenir de la science* et dont Renan ne s'est jamais tout à fait départi. Il n'est pas de plaidoyer plus éloquent que *L'avenir de la science* en faveur de la philologie et de ses investigations les plus minutieuses. Toute la vie de Renan, homme de science, a été vouée à la réalisation de cet idéal du philologue qu'il avait tracé dès 1848. Le jeune Renan est alors entré en philologie comme il aurait pu entrer en religion, avec autant de sérieux et autant de foi en un but sublime.

Les *Cahiers de jeunesse* témoignent des intérêts du novice, bien répartis entre l'exégèse scripturaire, la théologie, la philosophie et la linguistique. C'est aux deux dernières de ces disciplines qu'il donne d'abord le pas, poussé par le cours de ses études. C'est d'un travail d'étudiant que sort l'article de 1848 sur *L'origine du langage*, devenu livre en 1858. Renan substituait aux spéculations métaphysiques de Bonald des hypothèses génétiques à peine moins hardies, mais en faisant une grande place aux étapes de la recherche, il faisait déjà œuvre d'érudit. C'est encore ce qui donne son prix à *L'Histoire générale et système comparé des langues sémitiques*, issue d'un mémoire couronné par l'Institut en 1847. Pour appliquer à l'ensemble des langues sémitiques la méthode comparative que Franz Bopp avait illustrée pour l'indo-européen, Renan écrivit ce que Maurice Barrès tenait pour le plus beau de ses livres et que salua en 1855 un étonnant succès de librairie.

Dans le même temps, l'influence de Victor Cousin, qui donna une si belle impulsion aux études d'histoire de la philosophie, orientait Renan dans la préparation de ses thèses, mettant en œuvre ses compétences d'orientaliste et l'extraordinaire aisance à manier les compilations philosophiques médiévales qu'atteste sa thèse française de 1852 sur *Averroës et l'averroïsme*. La mission d'exploration dans les bibliothèques italiennes, qui lui avait été confiée en 1848, avait été l'occasion de maintes petites découvertes touchant le Moyen Âge. Renan a gardé pour l'histoire et la pensée de ce temps un goût manifeste dans ses érudites contributions à *L'Histoire littéraire de la France*.

Il aurait pu s'illustrer comme historien de la pensée médiévale en tant qu'elle fut l'héritière de celle des Grecs grâce à l'entremise des Orientaux de langue syriaque et de langue arabe. Sa thèse latine attirait l'attention sur les études profanes dans la chrétienté syrienne et sur le rôle d'intermédiaire de cette communauté dans la transmission de la science antique aux Arabes et aux Juifs puis, grâce à eux, aux Chrétiens d'Occident. Le travail de Renan reposait sur une lecture, faite à Londres, de l'encyclopédie aristotélicienne de Bar Hebraeus, *La crème de la sagesse*, dont il se proposait de donner l'édition. Peut-être en fût-il découragé par le compte-rendu que fit de sa thèse latine le grand arabisant Reinhardt Dozy: «Nous nous permettons d'être francs

avec Monsieur Renan et nous lui dirons que les talents peu communs qu'il a montrés dans son article sur Mahomet... et dans son livre sur Averroës l'appellent à des entreprises plus importantes que celle de publier des textes syriaques oubliés depuis longtemps». Renan n'aurait pu souscrire à cette critique, car pour lui aucun vestige du passé n'était indifférent; tout devait contribuer à l'immense prise de conscience du devenir dont il faisait le but philosophique de l'œuvre historique. Toujours est-il qu'il n'édita point *La crème de la sagesse*. Dans la sixième décennie du XIX^e siècle, il produit une série de «travaux spéciaux» – comme il aimait à les appeler – qui révèlent le grand projet mûrissant en lui, celui que réalisèrent plus tard l'*Histoire des origines du christianisme* et l'*Histoire du peuple d'Israël*. Renan a toujours pensé que ces histoires ne pouvaient s'écrire sans recourir à toute la documentation accessible, apparût-elle la plus insignifiante, remontant aux âges où s'élaboraient les grands écrits fondateurs, la Bible et le Nouveau Testament. Pour la connaissance de l'ancien christianisme, il est indispensable de prendre en compte la masse des écrits pseudépigraphiques qui témoignent de la fermentation des esprits au début de notre ère. Bien qu'il ait été rebuté par les débordements d'images et de spéculations qui caractérisent cette littérature, Renan apporté une contribution originale à sa connaissance en éditant pour la première fois, en 1853, le texte syriaque d'un *Testament de notre père Adam*, série de révélations sur le culte que rendent à Dieu les éléments cosmiques, sur la hiérarchie des anges et sur la venue du messie. L'origine et la date de ce texte restent discutées, mais on tend à donner raison à Renan qui soutenait l'unité foncière de la compilation syriaque.

Dès les années 1850, Renan songe à son *Histoire du peuple d'Israël* dont il donne une ébauche presque parfaite en recensant en 1855 la *Geschichte des Volkes Israel* d'Heinrich Ewald. On peut tenir pour des travaux préliminaires en vue de son œuvre majeure deux savants mémoires datés l'un de 1857, l'autre de 1860. Ils ont en commun de faire place nette à une recherche sérieuse sur les antiquités sémitiques en réduisant à leur juste valeur deux textes anciens qui égaraient les doctes. Renan suivait une tradition bien établie chez les sémitisants en traitant à son tour de l'*Histoire phénicienne* qu'un certain Philon de Byblos aurait traduite du phénicien d'un certain Sanchoniathon et que cite Eusèbe de Césarée dans son *Histoire ecclésiastique*. Beaucoup voulaient y trouver une information digne de confiance sur la mythologie des anciens Phéniciens. Grâce à une analyse minutieuse, Renan établit que c'est un écrit composite, et par la critique des données mythologiques, montre que la compilation est beaucoup plus inspirée par l'hellénisme qu'elle n'a d'affinités avec la Bible. Il définit l'*Histoire phénicienne* de la manière la moins contestable, comme une de ces «archéologies» que les Orientaux, confrontés à l'hellénisme, écrivirent pour illustrer l'antiquité de leurs propres civilisations.

Sa connaissance intime des lettres et de l'histoire anciennes permit à Renan de dissiper une autre illusion, celle qu'avait fait naître un traité arabe d'agronomie et d'horticulture, *L'agriculture nabatéenne*. De bons savants voulaient y voir la traduction d'un original «chaldéen» et, de la sorte, un vestige de l'ancienne civilisation babylonienne dont on ne pouvait encore consulter les sources authentiques. Renan montra que le texte arabe ne faisait que transmettre des traits de civilisation de la basse antiquité méditerranéenne, sans valeur particulière pour qui veut éclairer le passé des Sémites.

Force est de s'en tenir à des sources moins suspectes, la Bible hébraïque et les rares inscriptions provenant de la Terre Sainte et des régions voisines. Renan n'a pas été un exégète de la Bible comparable aux Allemands qu'il admirait: W. Gesenius, A. Dillmann, H. Ewald,

J. Wellhausen. On ne doit cependant pas exclure de son œuvre savante ses traductions de *Job*, du *Cantique des Cantiques* et de l'*Ecclésiaste*. Elles se signalent encore par une sage parcimonie critique dans l'établissement du texte et par l'originalité dans la conjecture pour définir le lieu et la fonction de livres parmi les plus difficiles de l'Ancien Testament, même si les hypothèses de Renan ne convainquent pas plus que d'autres. Tel est le sort commun des études bibliques. Renan a été plus original et s'est acquis un titre plus sûr de gloire en attachant la plus haute importance aux inscriptions hébraïques, phéniciennes et araméennes, alors si rares et si peu exploitées. Son goût de l'épigraphie se manifesta dès 1856 par l'étude d'une dédicace araméenne trouvée dans le Serapeum de Memphis. Renan fut le premier à y lire le nom du dieu Osiris-Apis. C'était le seul point où il se prononçait avec assurance. Les derniers mots de son article valent d'être cités et devraient être constamment médités par tout épigraphiste sémitisant : « Des philologues plus habiles ou plus heureux iront peut-être au-delà, mais ils feront bien de se garder de la prétention dangereuse en de pareilles études de donner des interprétations complètes. »

En 1860, la notoriété de Renan orientaliste lui vaut d'être chargé par le gouvernement impérial d'une mission archéologique au Levant. L'imposante publication qui en résulta sous le titre *Mission de Phénicie*, tient encore un rang d'honneur dans les fastes de l'archéologie française. A cette époque et en ce lieu, l'archéologue ne pouvait envisager que des explorations de surface complétées par quelques dégagements. Mais Renan a déjà une vue moderne de la discipline lorsqu'il proclame que « le but d'une mission n'est pas de rapporter le plus d'objets possible aux galeries » et dénonce « la petite curiosité de l'amateur, ennemie de la grande curiosité du savant ». Pour lui, l'archéologie est une forme de l'érudition qui ne doit faire fi d'aucun vestige du passé. Ainsi s'explique la richesse de l'information contenue dans les 885 pages de la *Mission de Phénicie* : les sites visités étaient décrits avec toutes les précisions topographiques, les légendes locales et les notices des historiens étaient rassemblées, les monuments dépeints avec exactitude, les moindres pierres inscrites reproduites et longuement commentées. Renan, le premier, a donné l'interprétation juste de certains monuments, établi la forte et durable influence de l'Égypte sur Byblos, reconnu que l'hellénisme avait pénétré ces terres bien avant la conquête d'Alexandre, défini d'une manière encore admise l'art phénicien du premier millénaire pré-chrétien.

Si féconde qu'ait été la mission de Phénicie, elle a dû décevoir un peu le Renan sémitisant, car il ne rapportait qu'un texte phénicien, une épitaphe de huit lignes trouvée au sud de Tyr. Faute de chance, il crut que l'épigraphie sémitique était plus pauvre qu'il n'est apparu peu après. Quand en 1867 il présente à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le projet de constitution d'un *Corpus inscriptionum semiticarum*, il estime que deux volumes suffiront à rassembler la matière, calcul qui s'est révélé inexact du vivant même de Renan. Il eut en effet le démenti et la joie de voir se multiplier les épigraphes sémitiques, en partie grâce aux missions que l'Académie, grâce à lui, suscita ou soutint. Jusqu'à la fin de ses jours, Renan a publié des travaux d'épigraphie sémitique, éditant d'importantes inscriptions phéniciennes, comme la patère archaïque de Limassol, l'inscription coronaire du Pirée, l'épitaphe de Tabnit roi des Sidoniens, reprenant l'étude d'inscriptions nabatéennes du Nord de l'Arabie. Jusqu'à la fin de ses jours, il a pu animer la commission académique du *Corpus inscriptionum semiticarum*, entouré de collaborateurs dont le renom persiste parmi nous. Il a eu la joie de voir sortir des presses en 1881 le premier fascicule du *Corpus* dont il avait fait un monument de luxe typographique autant que d'acribie philologique. L'entreprise affichait cependant la modestie de ses prétentions. Renan rêvait d'un artifice typographique qui eût permis de saisir d'un seul coup d'œil le degré de probabilité des assertions

et, dès 1867, il reconnaissait qu'à peine publiés, des recueils de ce genre apparaissent lacuneux, car de nouvelles inscriptions sont découvertes. C'est pourquoi l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres poursuit cette œuvre de Renan sous des formes nouvelles mieux adaptées à la variété et à la dispersion des monuments venus au jour depuis un siècle. Mais les spécialistes qui travaillent dans ce domaine ne cessent de se réclamer de l'esprit de Renan et s'efforcent de répondre à ses exigences.

Il disait que parmi toutes ses œuvres, le *Corpus inscriptionum semiticarum* avait sa préférence. Or, cette œuvre est anonyme, quoique l'on reconnaisse la plume de Renan dans bien de ses pages écrites en un latin disert et précis. C'est donc là que nous trouvons l'image que Renan a voulu laisser de lui-même, celle d'un modeste serviteur de la connaissance du passé, prudent quand il énonce une opinion et toujours prêt à la corriger. L'œuvre savante de Renan accomplit ainsi le programme de vie qu'il se traçait dans *L'avenir de la science*, devenir l'un de ceux qui en hâtant le progrès hâtent leur propre mort et ne laissent plus qu'un nom dans les fastes de l'esprit. Le trait pourrait surprendre les lecteurs de son œuvre littéraire et philosophique, et même ceux de la grande œuvre historique qu'il élabore à partir de 1860. S'il refuse de se laisser charmer, celui qui parcourt *l'Histoire des origines du christianisme* et *l'Histoire du peuple d'Israël* ne sera-t-il pas plus d'une fois offusqué par la place obsédante d'une idée générale, par les jugements de valeur que commande la foi renanienne en un sens de l'histoire ?

Il conviendrait de ne pas oublier que dans ces grandes synthèses, Renan s'est senti libre de recourir à une intuition quasi poétique pour suppléer le manque de documentation. Il a revendiqué le droit à l'hypothèse, mais pour construire celle-ci, il entendait ne négliger aucun élément d'information directe. Il a recueilli tout ce que la connaissance objective permettait d'atteindre pour éclairer les origines proches et lointaines du christianisme et a senti de la sorte ce que les découvertes ultérieures ont confirmé : la solidarité de la religion d'Israël et des religions sémitiques anciennes, la solidarité du Nouveau Testament et des courants de pensée qui traversaient le judaïsme palestinien au tournant des âges. Il conviendrait peut-être de rappeler à certains critiques que les synthèses historiques de Renan, qu'ont lues et méditées tant d'esprits fascinés par nos racines spirituelles, reposent sur une recherche aussi scrupuleuse que celle dont témoignent les « travaux spéciaux » évoqués tout à l'heure. Il n'était pas inutile de rappeler ici la valeur de ces « travaux spéciaux » : ils constituent une œuvre en quelque sorte ésotérique, réservée à quelques spécialistes qui les pratiquent encore et qui, habitués par Renan lui-même à apprécier les choses en les replaçant en leur temps, ne manqueront jamais d'en reconnaître la nouveauté et la richesse.

ERNEST RENAN ET L'AVENIR DE LA SCIENCE

par

M. Etienne WOLFF

délégué de l'Académie des Sciences

L'Avenir de la Science, tel est le titre d'une des œuvres de jeunesse de Renan. On y trouve beaucoup de développements sur les sciences historiques et sur la science en général. Il y a tant de sujets à réflexion dans l'œuvre de Renan qu'on a en quelque sorte l'embarras du choix pour les évoquer.

Voici un ou deux exemples de pensées tirées de la préface de ce livre: «L'idée d'une civilisation égalitaire est donc un rêve. *Une école où les écoliers feraient la loi serait une triste école*¹. La lumière, la moralité et l'art seront toujours représentés dans l'humanité par un magistère, par une minorité gardant la tradition du vrai, du bien et du beau. Seulement, il faut éviter que ce magistère ne dispose de la force et ne fasse appel, pour maintenir son pouvoir, à des impostures, à des superstitions.»²

Ces phrases auraient pu être recommandées aux étudiants qui, en 1968, prétendaient à réformer l'Université et à se substituer à ses maîtres.

On trouvera dans le passage suivant une réflexion dont l'actualité est incontestable: «En philologie, les grammairiens du temps s'amusaient à montrer l'inconséquence, les fautes du langage, tel que le peuple l'a fait et à corriger les écarts de l'usage par la raison logique, sans s'apercevoir que les tours qu'ils voulaient supprimer étaient plus logiques, plus clairs, plus faciles que ceux qu'ils voulaient y substituer. Ce siècle ne comprit pas la nature, l'activité spontanée.»

Cette remarque de Renan pourrait être adressée à tous ceux qui, actuellement encore, se préoccupent de réformer la langue. Entreprise toujours hasardeuse, car, comme le remarque Renan, on risque de substituer une incorrection nouvelle à une ancienne ou à promouvoir une règle générale qui ne s'applique qu'à quelques cas. Nous avons la preuve de ces difficultés dans les tentatives qui ont été faites pour moderniser notre vocabulaire. L'Académie française, tout en remédiant à quelques orthographe trop illogiques, a fait justice de certaines prétentions à des réformes radicales et simplistes.

En tant que biologiste, je me suis demandé ce que Renan avait pensé et écrit sur les sciences de la vie. C'est dans une lettre adressée à Marcelin Berthelot que l'on trouve les données les plus précises sur la pensée de Renan. A ce propos, il nous livre d'abord une confession: «Ici, au bord de la mer, revenant à mes plus anciennes idées, je me suis pris à regretter d'avoir préféré les sciences historiques à celles de la nature, surtout à la physiologie comparée. Autrefois, au séminaire d'Issy, ces études me passionnaient au plus haut degré; à Saint-Sulpice j'en fus détourné par la philologie et l'histoire, mais chaque fois que je cause avec vous, avec Claude Bernard, je regrette de n'avoir qu'une vie, et je me demande si, en m'attachant à la science historique de l'humanité, j'ai pris la meilleure part.»

1. Non en caractères italiques dans le texte.

2. Préface de *L'Avenir de la Science* écrit en 1848, paru en 1890, tome 3 des *Œuvres Complètes d'E. Renan*, p. 720.

Nul doute que, s'il avait suivi une autre voie, il nous eût apporté encore une grande œuvre. J'imagine volontiers les entretiens fréquents qu'il avait avec Claude Bernard et Marcelin Berthelot au Collège de France, quand ils discutaient de questions relatives ou non à leurs spécialités, mais où chacun apportait ses réflexions. Il y a dans cette lettre, d'une longueur devant laquelle n'hésitaient pas nos devanciers, quelques pages d'une clairvoyance et d'une prémonition peu communes : « Pour moi j'ai toujours pensé que le secret de la formation des espèces est dans la morphologie, que les formes animales sont un langage hiéroglyphique dont on n'a pas la clef, et que l'explication du passé est toute entière dans des faits que nous avons sous les yeux sans savoir les lire. Le temps fut ici encore l'agent par excellence. L'homme est arrivé à ce qu'il est par un progrès obscur qui dura des milliers d'années et probablement se consumma sur plusieurs points à la fois. Les zoologistes, qui, selon l'expression de la scholastique, voient tout *in esse*, au lieu de tout voir *in fieri*, nient, je le sais, les modifications séculaires des espèces. Pour eux, chaque type animal, constitué une fois pour toutes, se continue avec une sorte d'inflexibilité à travers les âges. Quoi de moins philosophique ? Rien n'est stable dans la nature ; tout y est dans un perpétuel développement ». On ne doit pas s'étonner que Renan considère que, pour les zoologistes de son temps, les espèces ne se modifient pas et sont nées une fois pour toutes. C'était le temps où régnaient encore les idées de Cuvier essentiellement fixistes.

Parmi les idées générales qui ressortent de la classification des espèces actuellement dénombrées, deux conclusions peuvent être tirées de leur examen. D'une part, c'est le maintien, à travers des dizaines de millions d'années et davantage, de certaines espèces qui ne se sont pas modifiées depuis des temps immémoriaux. Tels sont, par exemple, ces modestes Brachiopodes d'une espèce apparue à l'ère primaire, et qu'on appelle les Lingules. Telles sont ces archaïques formes d'Arthropodes que sont les Limules, Arachnomorphes primitifs, que l'on trouve encore en abondance sur la côte est des Etats-Unis et dont la larve évoque les Trilobites disparus à la fin de l'ère primaire. Voilà pour la pérennité de certaines espèces.

D'autres, au contraire et en très grand nombre, montrent des modifications prodigieuses et sériées qui révèlent autant d'étapes d'une évolution continue.

La lettre de Renan à Marcelin Berthelot, en 1863, se place exactement à l'époque de « l'Origine des Espèces » de Darwin. Nul doute que Renan ait déjà été impressionné par les théories transformistes. Il fait preuve d'une clairvoyance extraordinaire, car il prévoyait dans cette lettre l'importance des idées évolutionnistes. Sans doute Renan pourrait paraître quelque peu injuste envers les zoologistes qui ont beaucoup modifié leur point de vue depuis lors et établissent leur classification en rapport avec la marche de l'évolution. On peut même dire qu'ils fondent toutes leurs classifications sur l'idée qu'ils se font de l'évolution en général et des évolutions particulières. Ainsi les zoologistes et les paléontologistes ont pu édifier des séries remarquables à travers de longues époques géologiques. Telles sont les séries des Ammonites, des Brachiopodes et, mieux encore, des ancêtres du cheval et de l'homme. Ces séries se précisent et se complètent tous les jours. Mais on doit reconnaître que Renan avait prévu d'une manière presque géniale ce développement de la zoologie. Il constate que les témoignages à consulter, dans ce cas, sont les couches géologiques qui nous présentent une vie animale et végétale fort différente de ce qu'elle est actuellement. Renan pense que le monde vivant actuel ne s'est pas fait par l'intervention de « volontés particulières » agissant d'une manière brusque et imprévisible, mais en raison de causes *actuelles* continuées durant des siècles. Il affirme que ces transformations lentes suffisent pour expliquer

l'état où se trouve actuellement le monde vivant : « Jamais, dit-il, l'idée de création par saccades, de changement ne sortant pas naturellement de l'état antérieur, ne viendra à un savant sérieux ». Bien évidemment, Renan ne pouvait alors concevoir l'existence de mutations comme facteurs d'évolution. Mais la présence, actuellement démontrée, de mutations dirigées, se superposant les unes aux autres, rétablit la continuité de la variation.

Il pense encore qu'un jour viendra où la zoologie sera historique, c'est-à-dire au lieu de se borner à décrire la faune existante, cherchera à découvrir comment cette faune est arrivée à l'état où nous la voyons. « Il se peut que les hypothèses de Darwin à ce sujet soient jugées insuffisantes ou inexactes ; mais, sans contredit, elles sont dans la voie de la grande explication du monde et de la vraie philosophie. » A une époque où les idées de Darwin sur le transformisme étaient contestées, sinon inconnues de beaucoup de savants, grand est le mérite de Renan d'avoir proclamé son adhésion à des idées toutes nouvelles.

Les zoologistes fondent actuellement toutes leurs classifications sur les étapes parcourues par l'évolution au cours des âges ; certaines sont bien établies, d'autres font l'objet d'hypothèses, qui, sans être définitivement démontrées, sont cependant très vraisemblables.

En accord avec cette théorie, on admet généralement aujourd'hui que l'évolution est monophylétique, c'est-à-dire que toutes les espèces dérivent les unes des autres. Bien entendu, il manque beaucoup d'intermédiaires à la démonstration, mais on a assez d'arguments pour l'admettre et on peut difficilement concevoir une autre explication.

Renan voit encore plus loin que l'histoire de la faune à laquelle il relie celle de l'humanité. Il se demande quelle a été l'histoire du monde avant l'apparition de la terre, avant l'apparition du système planétaire, avant l'apparition de ce que nous appelons aujourd'hui l'univers. Il envisage et se demande ce qu'il y avait avant le monde tel que le décrit l'astronomie. « Les nébuleuses, la voie lactée sont les documents de cette très vieille histoire ... l'astronomie arrivée à ces distances ne fait plus que balbutier et, si nous étions réduits à son témoignage, nous devrions croire que le point le plus élevé de notre connaissance est le soleil. Au-delà, nous ne saurions qu'une chose, c'est que le soleil n'est pas seul de son espèce, qu'il y a d'autres soleils ». Certes, l'astronomie et l'astrophysique ont fait de grands progrès que Renan ne pouvait soupçonner, mais il y a dans ces lignes une prévision de ce que la science dévoilera plus tard et des limites auxquelles elle se heurtera.

Citons encore quelques lignes de cette lettre : « Que sera le monde quand un million de fois se sera reproduit ce qui s'est passé depuis 1763, quand la chimie, au lieu de 80 ans de progrès, en aura cent millions ? Tout essai pour imaginer un tel avenir est ridicule et stérile. Cet avenir *sera* cependant. Qui sait si l'homme, ou tout autre être intelligent, n'arrivera pas à connaître le dernier mot de la matière, la loi de la vie, la loi de l'atome ? Qui sait si, étant maître du secret de la matière, un chimiste prédestiné ne transformera pas toute chose ? ... Qui sait en un mot si la science infinie n'amènera pas le pouvoir infini, selon le beau mot baconien : savoir c'est pouvoir ? ... Un seul pouvoir gouvernera réellement le monde, ce sera la science, ce sera l'esprit. »

Ces quelques lignes montrent combien le scientisme créait d'enthousiasme chez un philosophe et un savant. La génération actuelle est revenue de cet enthousiasme un peu déclamatoire. En effet, Renan est emporté par la conception qu'il a de Dieu, qu'il assimile à l'idéal de la science : « Dieu sera alors complet, si l'on fait du mot Dieu le synonyme de la totale existence. En ce sens, Dieu *sera* plutôt qu'il n'est : il est *in fieri*, il est en voie de se faire. Mais s'arrêter là serait une

théologie fort incomplète. Dieu est plus que la totale existence, il est en même temps l'absolu. Il est l'ordre où les mathématiques, la métaphysique, la logique sont vraies ; il est le lieu de l'idéal, le principe vivant du bien, du beau et du vrai. Envisagé de la sorte, Dieu est pleinement et sans réserve ; il est éternel et immuable, sans progrès ni *devenir*. »

On voit à quelle conception utopique et quelque peu panthéiste aboutit Renan dans son enthousiasme scientifique. Je voudrais faire remarquer que ces textes montrent que Renan n'avait pas cessé d'être croyant. Sans doute n'était-il plus imprégné des idées d'une parfaite orthodoxie ?

On trouve dans *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*³ une relation dramatique du déchirement qu'il ressentit quand il s'aperçut qu'il n'approuvait plus les principes qui lui avaient été enseignés au séminaire. C'est l'occasion pour lui de décrire l'atmosphère du séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet, du petit séminaire d'Issy-les-Moulineaux, du grand séminaire Saint-Sulpice, où il faisait des études qui auraient dû logiquement le conduire à la prêtrise. Il convient de remarquer que, même après sa rupture avec l'enseignement ecclésiastique, il continua d'avoir des relations cordiales avec ses maîtres. Les lettres qu'il reçut de ceux-ci, en particulier de Monsieur Le Hir et de Monsieur Dupanloup, qui n'était pas encore évêque d'Orléans, en témoignent.

C'est en 1845, après son départ du séminaire et après son entrée dans une pension laïque, « Où je devais occuper, dit-il, durant trois ans et demi la situation la plus chétive », qu'il fit la connaissance de Marcelin Berthelot et qu'entre eux s'établit une amitié qui ne devait jamais se démentir : « Nos discussions étaient sans fin, nos conversations toujours renaissantes. Nous passions une partie des nuits à chercher, à travailler ensemble. Au bout de quelque temps Marcelin Berthelot, ayant achevé ses mathématiques spéciales au lycée Henri IV, retourna chez son père, qui demeurait au pied de la tour Saint-Jacques-de-la-Boucherie. Quand il venait me voir, le soir, à la rue de l'Abbé-de-l'Épée, nous causions pendant des heures ; puis j'allais le reconduire à la tour Saint-Jacques ; mais, comme d'ordinaire la question était loin d'être épuisée quand nous arrivions à sa porte, il me ramenait à Saint-Jacques-du-Haut-Pas ; puis je le reconduisais et ce mouvement de va-et-vient se continuait nombre de fois. »

Il faut lire les lettres que Renan écrivit vers 1845 à un ami et à ses professeurs de Saint-Sulpice, pour se rendre compte du tourment qu'il éprouva pendant cette période. Crise purement morale, mais que l'on peut comparer à une véritable torture.

Dans une lettre du 29 mars 1844 à son ami François Liart, Renan décrit les épreuves cruelles que lui font subir sa conscience et la volonté qu'il a de se soumettre à de telles angoisses. Il aurait pu accepter les avantages que confère le sous-diaconat, mais il ne se sentait pas le droit d'agir contre sa conscience, quels que fussent les tourments auxquels il s'exposait dans sa carrière et dans le monde.

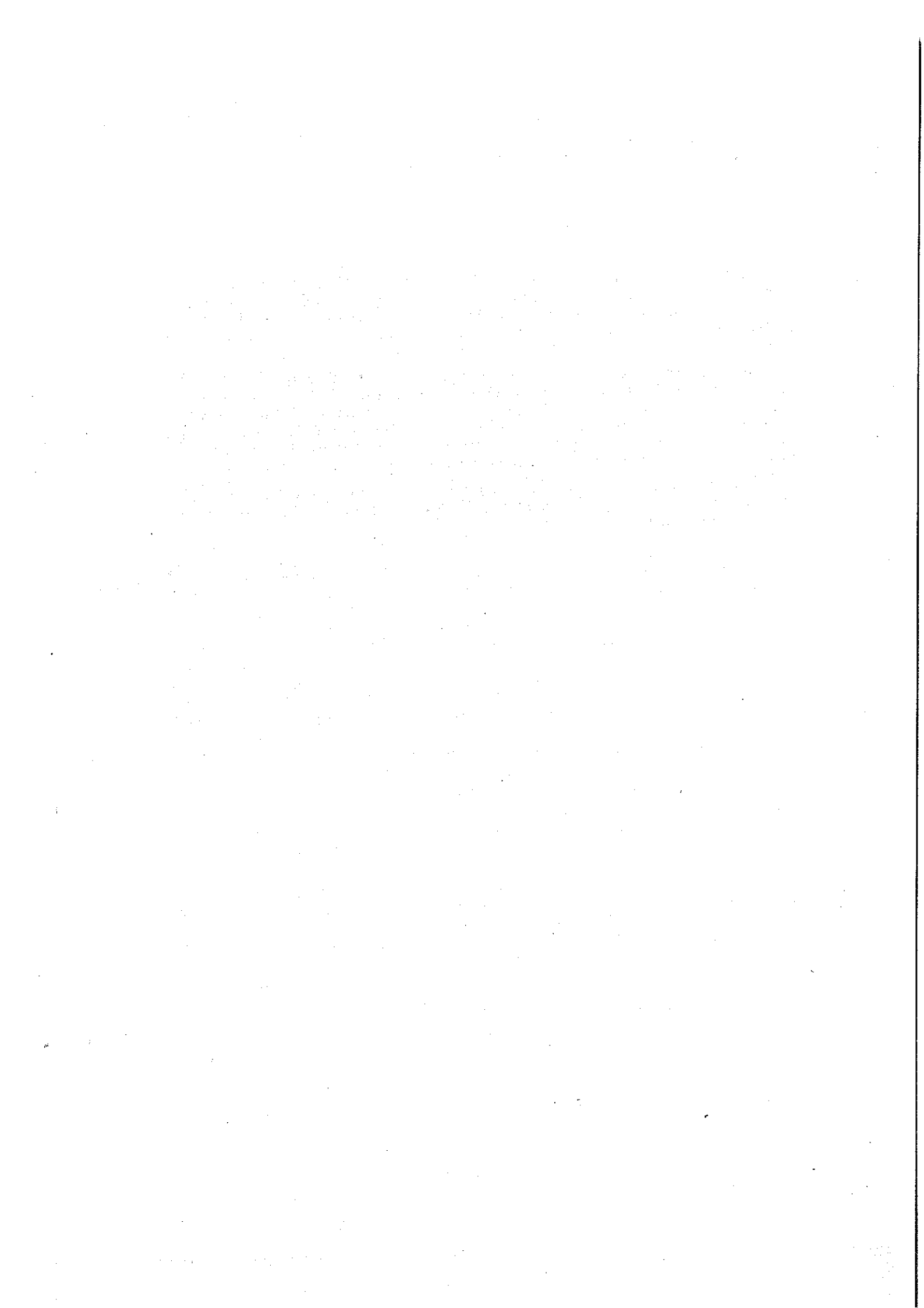
On peut se demander si, à la suite de sa crise de conscience, il était devenu incroyant ou s'il substituait à sa foi chrétienne une doctrine différente. Il est difficile de répondre à cette question, car on trouve dans les œuvres de Renan des passages contradictoires. Il croit en Dieu, mais en un Dieu plus rationnel. Laissons-lui la parole : « J'ai été formé par l'Église, je lui dois ce que je suis, et ne l'oublierai jamais. L'Église m'a séparé du profane, je l'en remercie. Celui que Dieu

3. *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse* : Premiers pas hors de Saint-Sulpice, tome 2 des *Œuvres Complètes* d'E. Renan, p. 889, 1883.

a touché sera toujours un être à part; il est, quoi qu'il fasse, déplacé parmi les hommes, on le remarque à un signe. Pour lui, les jeunes n'ont pas d'offre joyeuse et les jeunes filles n'ont point de sourires». Remarquons, en passant, que Renan a évolué depuis qu'il écrivit cette phrase, car quelques années plus tard, il s'éprenait d'une charmante jeune fille, Cornélie Scheffer, la nièce du peintre Ary Scheffer, très en vogue à cette époque. Elle l'épousa en 1856 et vécut avec lui jusqu'à sa mort.

«Depuis qu'il a vu Dieu, sa langue est embarrassée, il ne sait plus parler des choses terrestres [...] Autrefois tu m'écoutais, j'espérais voir quelque jour ton visage [...] Et j'ai vu ton temple s'écrouler pierre à pierre et le sanctuaire n'a plus d'écho, et, au lieu d'un hôtel paré de lumière et de fleurs, j'ai vu se dresser devant moi un hôtel d'airain [...] Est-ce ma faute? Est-ce la tienne? [...] Quand je cherche ton œil de père, je ne trouve que l'orbite vide et sans fond de l'infini [...] Adieu donc, ô Dieu de ma jeunesse! Peut-être seras-tu celui de mon lit de mort...»

C'est sur ces paroles tragiques et ambiguës que se termine *L'Avenir de la Science*. Quel que soit le sentiment que l'on puisse éprouver devant ce drame intérieur, nul ne peut contester que Renan fut une noble et haute conscience.



ERNEST RENAN, SAGESSE ET BEAUTÉ

par

M. André BETTENCOURT

délégué de l'Académie des Beaux-Arts

Commencerai-je par une confession ? Sous une coupole qui fut celle d'une chapelle, après tout, pourquoi pas ? Je suis né dans une famille profondément catholique. Dans mon enfance, Renan c'était l'enfer. Peut-être quelques-uns de ses ouvrages se trouvaient-ils dans la bibliothèque de mon père. Je n'y avait pas accès. Je n'ai lu que plus tard *L'histoire des origines du Christianisme*.

Les interdits de l'enfance vous poursuivent toute la vie. Pendant longtemps, donc, je me suis contenté d'une idée vague et sulfureuse. Renan : la science et la religion, ou le combat sans merci de l'une contre l'autre. Tel le voulait l'avertissement de mes maîtres. Pourquoi serais-je allé chercher plus loin ? Le respect des hiérarchies naturelles est parfois l'autre nom de la paresse.

Vous imaginez donc la paradoxale situation qui est la mienne aujourd'hui. Braver un préjugé, cela n'est rien : de nos jours, la chose est même plutôt recommandée. Mais ouvrir les livres de Renan pour des raisons tout à fait étrangères à celles qui m'en avaient d'abord tenu éloigné, traiter de Renan et des arts, voilà pour moi la vraie surprise !

Ce ne fut pas la seule d'ailleurs. Je me figurais que l'art occupait dans l'œuvre de Renan une place périphérique : il a un rôle essentiel. On pourrait même dire qu'il fut l'école de sa pensée.

Arrêtons-nous un instant sur une scène qui fait justice de cette vision si répandue d'un Renan préoccupé seulement de science. Nous sommes en 1855. Renan a trente-deux ans et l'Exposition universelle vient de s'ouvrir à Paris. Entre autres prodiges, M. Krupp a fondu en un lingot plusieurs tonnes d'acier ! « L'homme s'américanise » note Baudelaire. Déjà !

Croyez-vous que Renan s'enthousiasme ? Qu'il entonne la louange de l'industrie et des techniques ? Pas du tout ! Entendons-le soupirer en sortant de l'exposition : « Que de choses dont je pourrais me passer... »

Il s'étonne, il s'indigne. Puisque l'on voulait honorer les ingénieurs et les savants, que n'a-t-on appelé des écrivains et des artistes ? Hélas ! Il n'y a pas de poésie dans l'Exposition universelle... Il est bien le seul à la chercher en pareil endroit.

Singulier moderniste ! Il n'admet pas la dualité de la beauté et du progrès. Drôle de paroissien pour un positiviste ! L'art lui a révélé sa vocation.

Sans l'art, le séminariste de Saint-Nicolas, obsédé de vérité historique, n'aurait-il pas échangé ce qu'il considérait comme une aliénation — la religion — contre une autre aliénation, celle de la science ? Des burettes aux éprouvettes, il eût été rigoriste avec un égal entrain dans un parti ou dans l'autre. On l'a dit : les prisons les plus solides sont parfois celles dont on est le geôlier.

Sans l'art, le jeune ambitieux qu'il était après la rupture avec l'Eglise n'eût-il pas poussé sa doctrine jusqu'au système ? Rappelons-nous Sartre disant à vingt ans : « je veux ma philosophie » ! Au même âge, Renan lui ressemble un peu : il a cette fureur conceptuelle que produit la conjugaison juvénile de l'orgueil et de la naïveté. Mais l'art était là, qui l'a humanisé. Et lui a permis de renouer avec les promesses de son enfance.

Les premières années du petit breton de Tréguier ne sont qu'abandon à la poésie du folklore, des sites et des traditions. Lui qui plus tard sera l'avant-garde, grandit comme hors du temps — parmi les saints, les fées, les lutins et les sorcières — dans une efflorescence des émotions qui n'est pas le sentiment artistique mais qui en ouvre le chemin. Le jeune Renan n'est pas encore artiste; il est rêveur. Le rêveur engendrera l'artiste.

Ses goûts, alors, n'ont rien d'académiques. En fait d'académie, il s'intéresse plutôt à celle des femmes. Cela, en tout innocence, je m'empresse de le préciser. Il est précoce, mais dans l'amour mystique.

L'envoûtement suprême, dans sa ville de Tréguier, sera la cathédrale gothique, «ce fol essai, écrit-il, pour réaliser en granit un idéal impossible»... Les femmes et un clocher, heureux partage pour un enfant: l'éternel féminin et l'éternité tout court...

A l'ombre de ces voûtes où l'enchantent d'interminables songes, il se sent devenir romantique, ce qui est banal dans cette génération. Mais rien n'est simple avec lui, son romantisme ne sera pas celui de tout le monde.

«Un romantique protestant contre le romantisme»: il se définira ainsi. La communion avec les autres plutôt que les arcanes du moi et du style.

Musset l'agacera. Vigny aussi. Il lui faudra longtemps avant d'aimer Hugo. Lamartine seul sera poète. Tourgueniev, le génie spontané, mythique, collectif, restera pour la prose le modèle. «Je trouve beaucoup plus vraie George Sand que Balzac. Dans trois cents ans, on lira George Sand.»

Sévère, donc, pour les gloires de son temps! Ce qui a pu conduire à lui intenter après coup un mauvais procès: l'austère savant plongé dans d'arides études, qui n'aurait envisagé l'art que sous le biais des civilisations anciennes et du Moyen Âge! Du beau, mais du poussiéreux...

Cliché posthume! Au contraire, Renan était dans le vent des nouveautés, qu'il s'agisse des lettres ou des arts. Et que de causeries sur ce sujet avec Sainte-Beuve, l'interminable et brillant ami!

Car Renan n'avait rien — mais rien du tout — de l'assommant pion qu'on nous décrit parfois! Faut-il risquer le mot? Pour l'époque, et à sa manière, c'était un «branché».

Cornélie, sa femme, était la nièce de l'illustre peintre et sculpteur Ary Scheffer. Son fils lui-même sera un peintre de talent. Et dans l'atelier-salon de la famille Scheffer, rue Chaptal, qui voit-il? Delacroix, Lamartine, Gobineau, Tocqueville, Tourgueniev... Dans ce salon de la rue Chaptal, Saint-Saëns, un jour, viendra jouer une version pour piano seul du Carnaval des animaux.

Parmi les invités, Liszt. Un Liszt qui n'a plus grand chose alors du fougueux pianiste qu'une caricature célèbre représente en Méphisto du clavier. C'est un bien vieux monsieur dans une bien vieille soutane. La fille de Renan, Noémi, très musicienne, est là pour tourner les pages de la partition, à côté de Saint-Saëns. Désignant l'abbé Liszt, elle s'inquiète: «on dirait qu'il dort». Et Saint-Saëns de répondre: «attendez, il se réveillera quand les éléphants vont arriver.»

Mondain, Renan le fut plus qu'on ne l'a cru. Et s'il aimait les dissertations, elles étaient à la mode dans les milieux où il allait, et fort prisées, chez Marie d'Agoult, chez la princesse Mathilde, aux dîners Magny, avec Flaubert et Gautier. «La vérité et le roman», «L'art et la morale», «Le naturel et le style»: et autres casse-tête dont on raffolait. Surtout entre petits fours et vins de Champagne...

Il vous paraît bien loin peut-être, le charmant enfant qui baillait aux gargouilles de la cathédrale de Tréguier ? Je suis allé un peu vite : du berceau au mariage, quelle distance en effet !

L'écart immense qui sépare une enfance modeste, rurale, des charmes de la capitale, lorsque déjà on y a ses entrées, bientôt un nom et que tout Paris vous reçoit... Trente-trois ans... Et finalement beaucoup plus, qui ne se compte pas selon les années... Un changement de destin, le départ du séminaire, une nouvelle mentalité comme on dirait aujourd'hui, déjà l'Institut, l'amour, et aussi autre chose, d'également décisif, qu'on évoque moins souvent, et qui aurait pu se passer sous la voûte de la cathédrale de Tréguier ou — pourquoi pas ? — lors d'une conversation avec Delacroix, Tourgueniev ou un autre, et qui justement n'est pas arrivé là, mais ailleurs, entre Tréguier et la rue Chaptal, lors d'un voyage : une rencontre, tout à fait intime, avec l'art.

Une révélation, un choc qui eurent pour théâtre l'Italie. En 1850, Renan a vingt-sept ans, il part pour la péninsule. Officiellement, pour une mission scientifique. Mais il obéit aussi à un motif intérieur. Il compte bien, pendant ce séjour, rencontrer le beau tel que ses maîtres, les livres, les gravures, tant de soirées d'études l'ont fait miroiter. Des temples, des colonnes, des cirques. De l'antique !

Vous l'avez deviné, il va être déçu. Lui qui refuse les dogmes, il est comblé : l'Italie chrétienne recouvre tout ! Parfois, on croit que le destin vous fait un mauvais coup, et il vous tend la main. Ironie de ces rendez-vous manqués qui vous ménagent des découvertes plus heureuses ! Bien vite, Renan est dompté, subjugué. A Henriette, sa sœur, sa confidente, il écrit : « Je ne sais plus que dire... Il en est ainsi, ainsi vont les choses ! Rien ne m'indigne ; je pardonne ou j'explique très volontiers ». Et voici sa nouvelle profession de foi : « sentir plutôt que penser et critiquer : recevoir plutôt que réagir ». La cuirasse de la raison qu'il lace depuis des années vole d'un coup en éclats. Que s'est-il passé ?

Au premier regard, ce peuple de Rome, il le trouvait laid. Il y a un instant, ces églises chrétiennes lui paraissaient artificielles. Mais bientôt, à l'heure des messes et des cérémonies, ces monuments et ce peuple confondus, il les voit beaux, et vrais !

La religion transfigure le peuple. Elle le rend heureux. Et digne ! La foule prie, chante et parfois murmure des « Que bello ! bellissimo ! » Et les symboles de cette religion, l'art chrétien, Renan ne peut plus les trouver factices ; ils ont un sens, une mission, un pouvoir. Or, il aperçoit dans ce peuple romain une qualité de joie religieuse, et surtout de spontanéité, qu'il n'avait jamais observée ailleurs. Là, il ne peut plus se dire que la religion est imposée. Elle est une vérité de l'homme. Et cette vérité n'appartient pas à la raison. Elle se ressent, elle s'éprouve...

La religion serait-elle donc vraie ? Me serais-je trompé ? se demande Renan. Il est troublé. Le doute, cela est déjà pénible quand on est croyant ; pire encore, paraît-il, quand on ne l'est plus ! Existerait-il une vérité religieuse ? Cela bien sûr, il ne peut se l'avouer. Il s'est fermé la porte de la foi. Et il a jeté la clé. Il veut bien que la raison ne soit pas tout, mais il ne veut pas que la religion puisse l'être. Alors, vers quoi se tourner ? Quelle échappatoire ? Il lui faut une valeur autre que la religion et la raison : ce sera la beauté.

Il ne dira pas que la religion est vraie. Il dira qu'elle est belle. L'art lui donne, par analogie, une explication de la foi. On croit en Dieu comme on aime ce qui est beau. A la beauté reviendra la transcendance. Désormais, l'artiste aura pour lui une fonction mystique. « C'est parce que la foi de notre siècle est une foi non formulée, écrit-il, que l'art a de nos jours une fonction religieuse, supérieure à celle du théologien et du philosophe. »

Episode fort de conséquences que cette escapade italienne ! De retour à Paris, on le sait, Renan enterre, et pour quarante ans, le manuscrit de *L'avenir de la Science*. Et quand il voudra expliquer cette timidité, la première raison qu'il donnera, et la plus importante, tiendra à l'art et à l'Italie : « Ce voyage eut sur mon esprit la plus grande influence. Le côté de l'art, jusque-là presque fermé pour moi, m'apparut radieux et consolateur... En reprenant à mon retour le livre écrit un an auparavant, je le trouvais âpre, dogmatique, sectaire et dur. »

C'est bel et bien en Italie que Renan a commencé à prendre le deuil du positivisme. Il n'a pas attendu d'avancer en âge pour perdre ses illusions. Il n'a même pas attendu de faire de la politique ! A preuve : ce texte qu'il écrit en 1855 — donc à une date beaucoup plus proche de sa mission italienne que de l'automne de sa vie — au sujet d'une toile d'Ary Scheffer, *La Tentation du Christ*. Nous y relevons ces mots : « Toute philosophie est nécessairement imparfaite puisqu'elle aspire à renfermer l'infini dans un cadre limité : comment l'esprit humain saisirait-il, comment la parole rendrait-elle ce dont l'essence est d'être ineffable ? L'art nous apparaît comme le plus haut degré de la critique ; on y arrive le jour où, convaincu de l'insuffisance de tous les systèmes, on arrive à la sagesse. »

Les philosophes font bien de voir du pays ! Renan qui avait d'abord eu cette idée loufoque d'une vérité totale un jour accessible, une sorte d'état souverain de l'humanité, a retouché terre en traversant les Alpes. A une ambition collective, il a substitué une sagesse où l'individu goûte dès ici bas sa part de sublime à travers les formes spiritualisées. Et il appelle beauté les visages multiples que l'homme prête à la vérité, pour mieux l'aimer, et pour se consoler, peut-être de ne jamais l'atteindre. Cette beauté, Renan va l'envisager sous deux aspects, l'histoire et la morale.

Il se voulait avant tout historien. Etonnant historien d'ailleurs ! Plutôt un médium, sillonnant la France romane, la France gothique, arpentant la Grèce, l'Egypte, tout l'Orient. Il court d'un temple à une effigie, d'une fresque à un bracelet, d'une céramique à une simple fibule. Il examine, mais son œil n'est pas seulement celui du critique d'art. Chaque objet est pour lui comme un support de voyance, la pièce d'un puzzle beaucoup plus vaste, un signe sur lequel son imagination rebatit des mondes évanouis, dont il veut retrouver les couleurs. Il est l'éveilleur des peuples parmi les ruines.

Toute forme d'art est pour lui sacrée, puisqu'elle témoigne de l'humanité. On comprend donc qu'il se heurte à certaines exclusives à la mode. Il y avait ainsi en Allemagne vers le milieu du siècle des disciples de Hegel, emmenés par le philosophe Ludwig Feuerbach, si entichés de Grèce classique qu'ils en venaient à brûler tout l'art chrétien avec une ardeur néronienne.

Sainte colère de Renan, qui donne une idée de son souffle, et j'espère en avoir assez : « Plût à Dieu que Monsieur Feuerbach se fût plongé à des sources plus riches de vie que celles de son germanisme exclusif et hautain ! Ah ! si, assis sur les ruines du Mont Palatin ou du Mont Coélius, il eût entendu le son des cloches éternelles se prolonger et mourir sur les collines désertes où fut Rome autrefois ; ou si de la plaine solitaire du Lido il eût entendu le carillon de Saint-Marc expirer sur les lagunes ; s'il eût vu Assise et ses mystiques merveilles, sa double basilique et la grande légende du second Christ du Moyen Âge tracée par le pinceau de Cimabue et de Giotto ; s'il se fût rassasié du regard long et doux des vierges du Perugin, ou qu'à San-Domenico de Sienne il eût vu Sainte Catherine en extase, non Monsieur Feuerbach ne jetterait pas ainsi l'opprobre à une moitié de la poésie humaine, et ne s'exclamerait pas comme s'il voulait repousser loin de lui le fantôme d'Isariote ! »

Et pourtant, qu'on ne s'y trompe pas, pour Renan, tout ne vaut pas tout. Il n'enfourche pas cette balançoire du relativisme, si prisée de nos jours. Exclure, jamais : ce serait manquer à l'amour, donc à l'intelligence. Mais : préférer, cela, oui ! et même préférer selon le bien et le mal. Sur ce point, avouons-le, il passerait aujourd'hui pour un dinosaure !

Voyez ce petit chef-d'œuvre de clarté et de style, son *Discours sur l'Etat des Beaux-Arts en France au XIV^e siècle*. Renan y recherche notamment – à travers l'architecture, mais aussi la musique, la statuaire, la peinture – les causes du dynamisme italien comparé à ce qu'il considère comme l'épuisement français. Il le fait en moraliste.

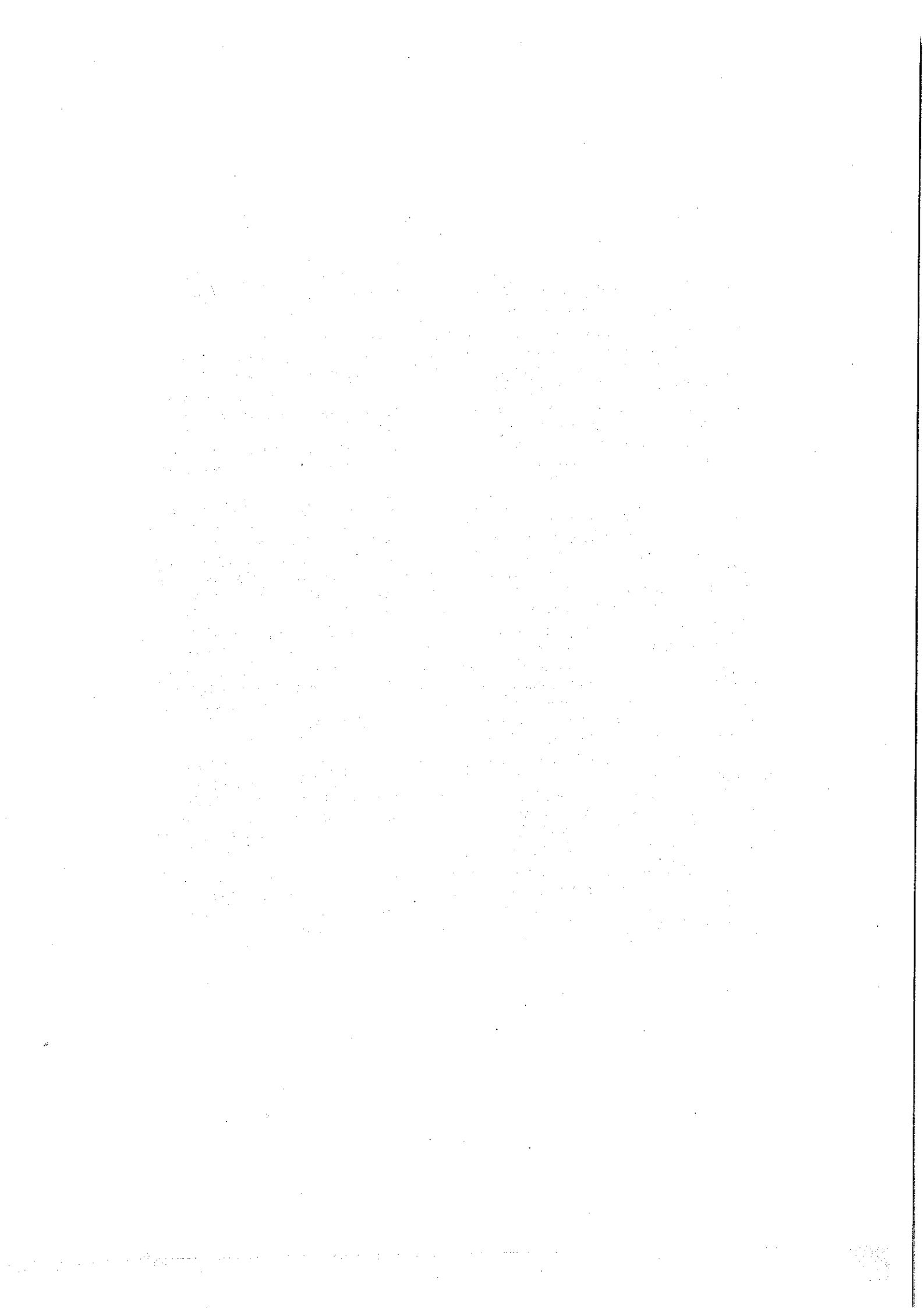
Excès chez nous. « Exagérant encore la hauteur des vides, l'architecture gothique, écrit-il, engage une sorte de défi avec la pesanteur et l'espace ». ... « L'unique souci est de monter toujours et de revêtir l'édifice sacré d'une éblouissante parure qui le fait ressembler à une fiancée ». « L'art, ajoute-t-il, n'était plus qu'un prodigieux tour de force, après lequel il n'y avait plus qu'impuissance. »

Vivacité créatrice, en revanche, chez les Italiens. Amabilité, gaîté, douceur. La morale aussi est un art, et le plus difficile peut-être, celui de vivre. Voilà un historien d'art bien philosophe. Il a trop d'idées pour ne pas faire sourire les spécialistes. Trop philosophe, diront-ils ! Mais totalement rationaliste, cela non. Et je crois pour finir qu'il faudrait dissiper un malentendu qui a la vie dure, et qui s'attache à la presque trop fameuse Prière sur l'Acropole. Que de fois a-t-on voulu y voir le triomphe de la raison ! Cette Prière, il est vrai, comme la Marseillaise, on en connaît surtout le début : « Ô noblesse ! ô beauté simple et vraie... »

Mais la fin ? Quel pied de nez à la beauté attique et à son formalisme logicien ! « Tu es vraie, pure, parfaite ; ton marbre n'a point de tache ; mais le temple d'Hagia-Sophia, qui est à Byzance, produit aussi un effet divin avec ses briques et son platras. » Il admire la Grèce et il se sent envahi d'une infinie sympathie pour tout ce qui n'est pas la Grèce. On parlera de contradiction. Celle-là n'est qu'apparente. A Athènes, jamais Renan n'a contemplé de si près la raison. Il la voit. Mais aussitôt, ce qui ne peut lui échapper comme philosophe est justement ce miracle-ci : qu'il la voit, et que la beauté la lui fait voir.

Quelle puissance que celle de l'émotion, puisque l'harmonie logique est elle-même émotion ! Voilà le romantique justifié dans ses goûts ! Et le sentimental confirmé dans sa nature intime ! Il est tendre, il est homme de cœur. Parmi les divers motifs qu'on eut de se moquer de lui, il en est un en effet, très peu évoqué : sa bonté. Cette vertu est souvent étrangère aux esthètes ! Peut-être lui valut-elle les railleries d'un Théophile Gautier, et plus tard d'un Marcel Proust. Qu'importe, après tout ! On n'a jamais tort d'être bon.

A Tréguier, la statue de Renan est place de la cathédrale. A l'ombre d'Athéna, il est assis de biais sur un banc de bronze, entre son chapeau et un livre. Il a pour les passants un regard indulgent. Une phrase est gravée sur le socle. S'agit-il d'un renoncement à tout critère objectif ? Elle n'en résume pas moins sa pensée et sa vie. « L'homme fait la beauté de ce qu'il aime, et la sainteté de ce qu'il croit. »



ERNEST RENAN ET L'INSTITUT DE FRANCE

par

M. René POMEAU

délégué de l'Académie des Sciences morales et politiques

Le Second Empire vivait en 1867 ses plus beaux jours. Le régime impérial organisait cette année-là, à Paris, une Exposition universelle, dont les fastes se développaient sur le Champ-de-Mars, et jusqu'à l'île de Billancourt. A la faveur d'une telle manifestation, la capitale de l'Empire devait apparaître comme le centre de la civilisation et du progrès.

On publia alors, à l'usage des visiteurs, deux gros volumes intitulés *Paris-Guide*. Le premier tome traitait de la science et de l'art. Il donnait toutes sortes de renseignements utiles : descriptions des monuments, des théâtres, y compris les horaires et les tarifs. Mais surtout il proposait une présentation culturelle de la capitale. Après une rubrique sur l'histoire de Paris, venait une section sur les « Institutions scientifiques et littéraires ». En tête de celles-ci, l'Institut de France. Sous ce titre, *Paris-Guide* donnait trois articles. Le premier, par Ernest Renan, traitait de l'Institut dans son ensemble. Le suivant, par Sainte-Beuve, présentait l'Académie française, et le troisième, par Marcelin Berthelot, l'Académie des Sciences. On est frappé, dans ce volume d'allure quasi officielle, par la proportion des signatures d'opposants à l'Empire, du moins à l'Empire autoritaire. D'abord Victor Hugo, l'opposant suprême, qui ouvre l'ouvrage par une introduction éclatante sur ce que sera le vingtième siècle. On rencontre ensuite les noms de Louis Blanc, Littré, Michelet, Edgar Quinet, Hippolyte Taine. Dans le chapitre sur l'Institut, Sainte-Beuve est sans doute sénateur de l'Empire, mais dans l'opposition libérale, Marcelin Berthelot, le grand ami de Renan, s'affirme de tendance républicaine. Quant à Renan lui-même... Mais pour comprendre la présence de celui-ci dans *Paris-Guide*, et pour éclairer son remarquable article sur l'Institut, il est utile de se rappeler ce que furent ses relations d'une part avec l'Institut de France, d'autre part avec le pouvoir impérial.

La véritable vocation de Renan avait été l'étude et son prolongement, la recherche. Lorsqu'ayant refusé le sous-diaconat, il dut quitter le séminaire de Saint-Sulpice, il consacra le meilleur de ses forces à un travail scientifique et il le soumit à l'Institut.

En 1847, il concourut pour le prix Volney, prix de l'Institut, bien que la commission chargée de le décerner fût composée en majorité de membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il remit un gros manuscrit in-4^e de 1 518 feuillets, intitulé *Essai historique et théorique sur les langues sémitiques en général et sur la langue hébraïque en particulier*. Il remporta le prix, sur un rapport très élogieux de Burnouf. La remise eut lieu au cours d'une séance publique des cinq Académies, le 3 mai 1847. Renan a raconté la scène dans une lettre à sa sœur Henriette. Tocqueville présidait, en qualité de président pour l'année de l'Académie française. A ses côtés, Villemain, secrétaire perpétuel, et Rémusat, chancelier. Le lauréat a regardé ces autorités, réunies devant lui, et il nous a livré ses impressions : « Tous ces vieux académiciens¹, écrit-il à sa sœur, [...] sont loin de représenter le ton à la mode ; mais ils représentent quelque chose de mieux,

1. On remarquera qu'en 1847 Tocqueville a quarante-deux ans, Villemain cinquante-sept ans et Rémusat cinquante ans.

la délicatesse dans les choses de l'esprit, la finesse, le tact exquis, et ce qui est mieux encore, la science, la pensée, la philosophie» (*Œuvres complètes*, Paris, Calmann-Lévy, 1960, tome IX, p. 988). On appréciera ce jugement, porté par un jeune savant, qui n'avait alors que vingt-quatre ans.

L'Académie des Inscriptions le couronne encore l'année suivante, le 31 mars 1848, pour une *Histoire de la langue grecque dans l'Occident de l'Europe depuis la fin du V^e siècle jusqu'à celle du XIV^e siècle*. Et de nouveau en 1849, la même Académie lui apporte son soutien pour une mission qui devait avoir sur lui une influence décisive. Le prince-président Louis-Napoléon avait envoyé à Rome un corps expéditionnaire afin d'y maintenir la souveraineté temporelle du pape. Un ami de Renan, Daremberg, conservateur à la Bibliothèque Mazarine, eut l'idée de saisir une opportunité. Jusqu'ici l'accès aux fonds des bibliothèques romaines, sous l'influence autrichienne, était pratiquement réservé aux chercheurs germaniques. Daremberg et Renan veulent profiter de la présence des troupes françaises. Ils demandent une mission rémunérée pour explorer les bibliothèques de Rome et d'Italie. Le ministre Fortoul accepte, mais exige un avis de l'Académie des Inscriptions. Celle-ci le donne, très favorable. Renan va donc séjourner à Rome et en Italie huit mois, de fin octobre 1849 à juin 1850. Il remplit sa mission, mettant au jour des manuscrits d'Abélard, d'Averroès sur lequel il prépare sa thèse.

L'essentiel cependant n'est pas là. Il découvre Rome, «ville enchanteresse», écrit-il. Sans doute, il se dit choqué du laisser-aller, de la paresse, de la misère de la ville, sous une administration négligente. Mais il perçoit aussi dans cette population un bonheur de vivre. Surtout il a la révélation d'une religion populaire faisant partie de l'existence quotidienne. Et il est conquis. «Les Madones m'ont vaincu», écrit-il plaisamment (*Renan-Berthelot: Correspondance*, Paris, Calmann-Lévy, 1898, p. 44). Entendons les Madones des petites gens, qu'on voit à tous les coins de rue, dans les boutiques, jusque dans les débits de boisson. Le philosophe des religions qu'il est déjà énonce «cette loi éternelle de la nature humaine, dont la philosophie moderne a trop peu tenu de compte: l'humanité est religieuse» (*Œuvres complètes*, tome IX, p. 1230). En cette cité où les vestiges antiques, partout présents, restent mêlés à la vie de chaque jour, au prix d'évidentes dégradations, il comprend pourquoi la religion chrétienne l'a emporté. Et il conçoit l'idée d'un grand ouvrage sur les origines du christianisme. En outre, au cours de son séjour, il sent naître en lui une vocation d'écrivain. Mais il résiste à la tentation littéraire. «Je suis bien résolu, écrit-il à sa sœur, à débiter par un travail purement scientifique, et à être fondamentalement, et pour première assise, un savant» (*Œuvres complètes*, tome IX, p. 86).

Parmi ces travaux de première assise prend rang son essai du prix Volney qui, révisé et étendu, est publié sous le titre *Histoire générale des langues sémitiques*. Sous cet intitulé, Renan a donné une étude plus philosophique que linguistique. Son exposé sur l'hébreu et l'arabe commence par une analyse de l'esprit des Sémites. En contraste avec les peuples indo-européens, pluralistes, tolérants, ouverts au changement, il affirme que «la conscience sémitique est claire mais peu étendue; elle comprend merveilleusement l'unité, elle ne sait pas atteindre la multiplicité. Le monothéisme en résume et en explique tous les caractères». C'est ici que Renan écrit la formule célèbre: «Le désert est monothéiste» (*Œuvres complètes*, tome VI, p. 146-147). Suit un ouvrage ample, fouillé, qui retient encore l'intérêt en relation avec certains développements actuels de l'islamisme. En 1855, il fit sensation. Il ouvrit à Renan les portes de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Deux fauteuils étaient à pourvoir, ce qui entraîna en décembre 1856 des élections deux vendredis de suite. Renan prévoyait qu'il serait élu seulement à la deuxième séance, après

son principal concurrent. Mais ce fut le contraire qui arriva. Par la suite, il se montra un académicien fort actif. Les procès-verbaux des séances en témoignent. On y relève par exemple que plusieurs vendredis successifs furent occupés par la discussion de sa thèse sur le monothéisme fondamental des peuples sémitiques.

Peu après son élection, il posa une autre candidature où l'Institut devait légalement intervenir. Au Collège de France, après le décès de l'orientaliste Quatremère, sa chaire est à pourvoir. Renan a l'intention de la postuler. Il est assuré d'obtenir la présentation de l'Institut et du Collège. Mais le ministère, qui veut éviter son élection, nomme un chargé de cours, ce qui ajourne sa candidature.

Pour comprendre ce qui va suivre, il convient de se rappeler ce que furent les relations de Renan avec le pouvoir impérial. Il avait fort mal accueilli l'élection de Louis-Napoléon Bonaparte comme président de la République en 1848. Lui-même s'était, comme il dit, « donné le plaisir innocent de voter pour Lamartine » (*Œuvres complètes*, tome IX, p. 1146). Puis, les années passant, et l'empire s'orientant vers un certain libéralisme, son hostilité s'atténua. En 1860, une de ses relations, Madame Cornu, amie d'enfance de Napoléon III, obtient pour lui une mission archéologique en Syrie et en Palestine. Un corps expéditionnaire français occupe alors le Liban, ce qui lui procure à la fois la sécurité et des facilités : des soldats sont mis à sa disposition pour travailler aux fouilles. A son retour, les résultats de sa mission font l'objet de nombreux rapports présentés à l'Académie des Inscriptions.

Napoléon III alors lui fait des avances. Il est convoqué à Compiègne. Il s'y rend plusieurs fois. Il est invité à la table de l'empereur et de l'impératrice. Car le souverain s'intéresse à l'histoire, et notamment à l'archéologie. La nomination de Renan à la chaire du Collège de France, toujours vacante, est donc décidée. L'empereur voulait même le nommer de sa propre autorité. Renan préféra la procédure normale de présentation par l'Institut et par le Collège. Il obtint sans difficulté l'une et l'autre caution. Il est ainsi nommé le 11 janvier 1861. A ce moment-là, certains lui suggèrent une candidature à l'Académie française, qu'il juge cependant prématurée (il n'y sera élu qu'en 1878).

On connaît la suite. Il prononce le 22 février sa leçon inaugurale, dans un chahut d'étudiants non seulement catholiques, mais aussi républicains, ceux-ci lui reprochant d'être l'homme de l'empereur, le « missionnaire de Compiègne », comme on disait. Le 26 février, le cours est suspendu. Le ministre de l'Instruction publique, Gustave Rouland, lui fait entrevoir que son enseignement pourrait reprendre prochainement. Mais il met une condition. La nomination de Renan reposait en effet sur une équivoque. L'arrêté avait été accompagné de deux rapports incompatibles entre eux : celui du ministre stipulant que le cours devrait respecter « les principes fondamentaux de la religion chrétienne » ; celui de Renan précisant que sa chaire avait « un caractère scientifique, et non théologique, philologique et historique et non dogmatique » (*Œuvres complètes*, tome X, p. 344-345). Il réaffirmera ce principe de l'indépendance scientifique dans son article sur l'Institut.

Renan maintenant sa position, son cours ne fut pas rouvert. Puis vint *La Vie de Jésus* (1863), qui suscita le succès et le scandale que l'on sait. Le ministre lui propose un poste au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale. Il refuse. Il est alors révoqué. Il proteste publiquement contre l'arrêté de révocation, faisant valoir notamment le mépris où est tenue la présentation par l'Institut.

Cependant, Renan n'a pas rallié l'opposition républicaine. Il fréquente le prince Napoléon, la princesse Mathilde. Il se situe dans une opposition libérale à l'intérieur du régime. Cette orientation était nettement apparue à une séance du Sénat, le 29 mars 1867, lorsque Renan avait été violemment attaqué par certains éléments conservateurs, et vivement défendu par le sénateur Sainte-Beuve.

C'est dans cette conjoncture qu'il publie l'article de *Paris-Guide*. Il y retrace l'histoire de l'Institut de France. Deux grandes idées, rappelle-t-il, inspirèrent sa création par la Convention, le 25 octobre 1795. L'une est l'unité de la science, à savoir que « toutes les productions de l'esprit humain se tiennent et sont solidaires l'une de l'autre ». Ici se lit le passage qu'on se plaît à citer :

« La France seule a un Institut, où tous les efforts de l'esprit humain sont comme liés en un faisceau, où le poète, le philosophe, l'historien, le philologue, le critique, le mathématicien, le physicien, l'astronome, le naturaliste, l'économiste, le jurisconsulte, le sculpteur, le peintre, le musicien, peuvent s'appeler confrères » (*Oeuvres complètes*, tome I, p. 99).

L'autre idée fondatrice, plus critiquable avoue-t-il, mais typiquement française, c'est que « les sciences, les lettres et les arts sont une chose d'Etat », et que la nation a le devoir de les promouvoir, l'objet de l'Institut étant « le progrès de la science, l'utilité et la gloire de la République ». Renan rapporte les modifications qu'a subies successivement l'Institut, et une conclusion se dégage de cet historique : la nécessaire indépendance par rapport au pouvoir politique. Ainsi il blâme la réforme imposée par Bonaparte, premier consul, le 23 janvier 1803, qui supprimait la classe des Sciences morales et politiques. On sent, commente-t-il, « la volonté systématique de découronner l'esprit humain, de réduire la littérature à de puérils exercices de rhétorique ». Il se montre encore plus sévère pour la réforme de Louis XVIII, en 1816. Le souverain restauré osa ce qui ne s'était jamais fait, même sous l'Empire. Il révoqua vingt-deux académiciens. En leur place, on octroya par décision royale à dix-sept personnes « un titre qui n'a toute sa valeur que quand il est décerné à un homme de lettres ou à un savant par le libre suffrage de ses pairs ». En revanche, Renan loue la réforme de Guizot, en 1832, rétablissant l'Académie des Sciences morales et politiques. « La philosophie, la morale, la législation, l'économie politique (qui) n'avaient pas de place officielle dans l'Institut sous l'Empire et la Restauration », y ont désormais droit de cité. Il signale que Fortoul, ministre de l'Instruction publique au lendemain du coup d'Etat du 2 décembre, « essaya d'apporter des restrictions aux libertés de l'Institut ». Mais, ajoute-t-il, « dès qu'on eut montré à l'Empereur les conséquences de ces mesures, les choses furent ramenées à leur ancien état ». C'est, on le comprend, le partisan de l'empire libéral qui s'exprime ici.

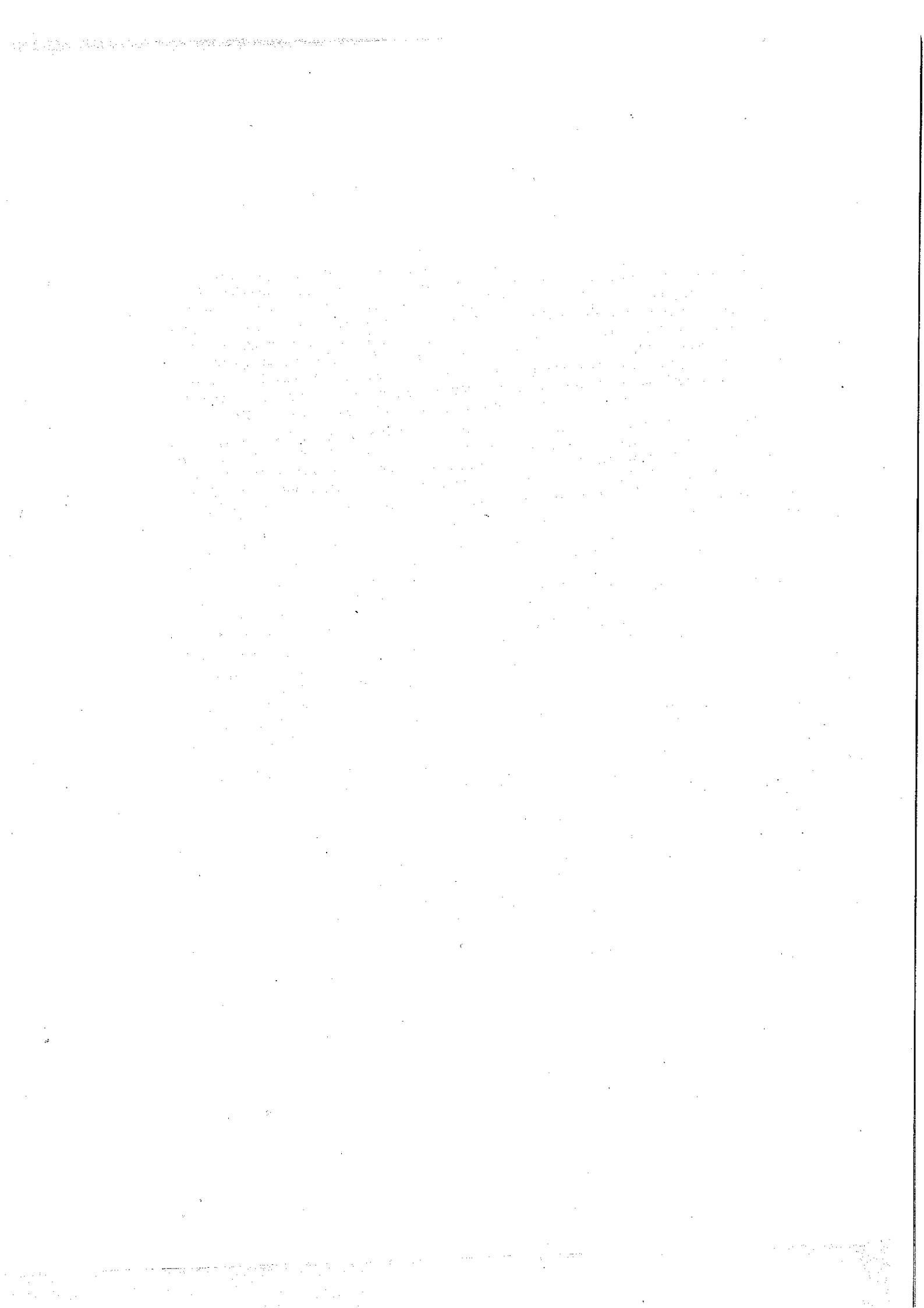
Il termine par une mise en garde et par l'énoncé d'une évidence. La mise en garde porte sur une éventuelle réforme de l'Institut. « Avant de rien tenter à cet égard, prévient-il, les gouvernements feront bien de réfléchir beaucoup, et de beaucoup consulter. »

Quant à l'évidence, la voici : « Tel qu'il est, l'Institut est un des éléments essentiels du travail intellectuel en France. [...] Il y a une vraie science. Il faut donc qu'il y ait une autorité scientifique ». Paroles remarquables, qui assignent à l'Institut une mission éminente.

Pour conclure, je relèverai que la pensée de Renan s'est portée vers l'Institut en un moment particulièrement dramatique de notre histoire, en avril 1871. Il était resté dans Paris pendant tout le siège par les armées prussienne et allemande. Mais lorsque, après l'armistice, la Commune se fut emparée de la capitale, Renan, profitant des derniers jours où le passage demeurait ouvert, se retira à Sèvres avec sa famille, à Sèvres où tombaient des obus venant on ne sait d'où, mais

certainement des obus français. De là, il adresse à Marcelin Berthelot, le 29 avril, une lettre assez pathétique. Il voit le centre d'un Etat aussi centralisé que la France tombé aux mains de l'insurrection. Quant au pouvoir légitime, à Versailles, il le juge incapable de redresser la situation. Il craint que l'occupant prussien, dont les troupes sont toujours sur place, n'intervienne. Il craint que la nation soit en voie de dissolution. Alors il évoque ce qui constitue pour lui le cœur de la vie intellectuelle en France, l'Institut et le Collège de France. Ces « pièces essentiellement centrales, écrit-il, royales, françaises, sont plus compromises que toute autre chose dans cette terrible tentative de dislocation de l'œuvre des Capétiens ». Mais il continue : « Je crois néanmoins que (l'Institut et le Collège) survivront » (*Renan-Berthelot: Correspondance*, p. 404).

L'avenir, heureusement, allait lui donner raison sur ce dernier point, et devait démentir son pessimisme quant à la cohésion nationale. Pour nous, aujourd'hui, dans des temps certes plus calmes mais qui n'excluent pas certains dangers, nous garderons présente à notre esprit l'idée que Renan se faisait de l'Institut de France, comme haute autorité scientifique et morale — il ne séparait pas l'une de l'autre. Il nous appartient de rester, dans cette même ligne, fidèles à sa pensée.



PRIX ET FONDATIONS DE L'INSTITUT*

PRIX D'AUMALE

Suivant les propositions des Académies, l'Institut a attribué les prix d'Aumale dont le montant est de 3 000 francs par académie, de la manière suivante :

Académie française: M. Marc ALYN

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres: M. Pierre BERTRAC

Académie des Sciences: M. Jean-Michel GHIDAGLIA

Académie des Beaux-Arts: Mme Isabel de SELVA

Académie des Sciences morales et politiques: M. Renaud BARBARAS

PRIX JAFFÉ

Sur la proposition de l'Académie des Sciences, un prix de 50 000 francs a été attribué à M. Jean GUERN.

PRIX CLAUDE BERTHAULT

Les propositions faites par l'Académie française, l'Académie des Sciences, et l'Académie des Sciences morales et politiques ont été adoptées et sont les suivantes :

Académie française: un prix de 3 000 francs à M. et Mme Daniel MOREAU

Académie des Sciences: un prix de 3 000 francs à M. Yannick ARLLOT

Académie des Sciences morales et politiques: un prix de 3 000 francs à M. Jean-Marc GABAUDE.

PRIX ALFRED VERDAGUER

Sur la proposition de l'Académie des Beaux-Arts, un prix de 6 000 francs a été attribué à M. André PEDOUSSAUT.

PRIX ALFRED LEQUEUX

Sur la proposition de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, un prix de 5 000 francs a été attribué à Dom Jean LECLERCQ.

PRIX DU CHANOINE DELPEUCH

Sur la proposition de l'Académie des Sciences morales et politiques, un prix de 2 000 francs a été attribué à M. Bernard MONTAGNES.

PRIX DUPUIS

Sur la proposition de l'Académie française, un prix de 1 500 francs a été décerné à l'Œuvre de l'adoption.

* Les Académies ont la faculté de compléter le montant de ces prix.

PRIX DU CHANOINE BOUARD

Sur la proposition de l'Académie française, le prix Chanoine Bouard, dont le montant est de 2 500 francs a été attribué à R. P. Bernard LEURENT.

PRIX DANDRIMONT - BÉNICOURT

Sur la proposition de l'Académie des Sciences :

- un prix de 5 000 francs a été attribué à Mme Nathalie DOSTATNI,
- un prix de 5 000 francs a été attribué à Mme Françoise THIERRY.

PRIX HABERT-BEGIN

Sur la proposition de l'Académie française, un prix de 8 000 francs a été attribué à Mme Danielle NOËL.

PRIX BURDY

Sur la proposition de l'Académie des Beaux-Arts, un prix de 5 000 francs a été attribué à M. Guy HAZAN.

PRIX ATHÉNA – INSTITUT DE FRANCE

Un prix de 450 000 francs a été attribué au professeur Claude GRISCELLI et à son équipe.

PRIX DES SPHÈRES DU MÉCÉNAT

(Fondation Fiat-Institut de France)

Un prix de 1 million de francs a été réparti à trois équipes de travail :

- 1 – «Portraits de Villes», équipe de géographes dirigée par Pierre George.
- 2 – «Du carrefour intelligent à la ville intelligente», INRETS.
- 3 – «Trame verte d'agglomération», Agence pour les Espaces Verts de la région Ile-de-France.

